

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Un hommage au docteur Ménard, victime des rayons X



Hier matin, le docteur Ménard (1), chef du service de radiologie à l'hôpital Cochin, récent chevalier de la Légion d'honneur, a reçu, dans son laboratoire, des mains du médecin inspecteur général Simonin (2), la médaille d'or des épidémies. Le médecin inspecteur et M. Mesureur (3) ont prononcé, en cette circonstance, l'éloge de ce grand Français, qui a héroïquement payé son infatigable dévouement par de graves blessures que provoquèrent les rayons X.

ENFANTS

Dans les jeux des enfants, le rôle difficile à tenir est celui du Boche. Aucun garçon, naturellement, ne consentirait à figurer ce triste personnage. Alors, on a posé cette condition aux filles : « C'est vous qui serez les Boches, ou vous ne jouerez pas avec nous ! » Au début, les filles se résignaient. Mais vite elles se révoltèrent. Il y avait tant d'autres rôles pour elles : infirmières, ambulancières, tourneuses d'obus — tous les rôles des mères disparaissaient — garnisseuses de grenades — on bourrait de sable des châtaignes vidées — fabricantes de masques — deux trous dans une feuille morte.

Mais alors, comment faire quand on prend des forts tous les jours, et que tous les jours on refoule l'envahisseur, comment faire pour se procurer des prisonniers ? Et ce furent les pauvres toutous, les bons chiens vigilants et fidèles qui durent accepter ce rôle dégradant. Ah ! j'en ai vu qui étaient vraiment drôles quand ils passèrent en conseil de guerre, devant des sabres de bois, assis sur leur derrière, l'un un bouledogue, coiffé d'un entonnoir pointu — en guise de casque à pointe — l'autre, un griffon roux portant sur ses sourcils moustachus, le couvercle d'une boîte de dragées, en manière de casquette plate ! Ah ! ils étaient vraiment si comiquement moches ces deux cabots-boches que j'éclatai de rire.

Mais, une autre fois, je vis à l'orée d'un village, de petits paysans qui mettaient le feu à une botte de foin dans laquelle quelque chose piaillait lamentablement.

— C'est une redoute allemande, me dit l'aîné des guerriers ; il y a quatre généraux allemands dedans. Alors, nous les entourons de gaz asphyxiants.

— Oui ! ajouta un petit louchon, avec un éclair de cruauté, ce sont quatre sales chiens ; quand ils seront asphyxiés, on les coupera en morceaux, puisque c'est des Boches !

Et, m'enfuyant avec les quatre petits chiens sauvés dans le pan de mon manteau, je pensais : Mon Dieu ! est-ce que cette guerre va susciter des instincts de férocité dans les douces âmes d'enfants ?

Je me rassurai vite, car l'institutrice du village me raconta que ces mêmes colliers avaient spontanément renoncé à leurs livres de prix pour que l'argent fût versé à la caisse de nos prisonniers.

« Pourtant, me disais-je, après la guerre, il y aura quelque chose de changé dans l'esprit de nos chers ingénus. Ils ne croiront plus aux contes merveilleux, ils ne rêveront plus, les yeux grands ouverts à la fée Mélusine ou à Merlin, l'enchanteur, et comment voulez-vous que l'histoire de la « malle volante » intéresse des enfants qui ont reçu le baptême de l'air dans l'avion de leur père, alors qu'en bas, leur oncle, leur cousin ou leur frère aîné recevait le baptême du feu ! »

Je m'aperçois bien avec mes neveux de la différence. Autrefois, quand j'arrivais, tous m'entouraient :

— Ma tante ! Une histoire ! Une belle histoire des pays très loin, quand tu étais petite !

Maintenant ils ne me demandent plus d'histoires. Ils restent autour de leur table à étudier leurs cartes parsemées de drapeaux multicolores ou à regarder des journaux illustrés. Ils connaissent la géographie mieux que nous, et toutes les villes aux noms évocateurs : Constantinople, Smyrne, Bagdad, Trébizonde, toutes les lointaines terres mystérieuses ; l'Arabie et l'Inde et la Chine leur sont devenues des choses si familières qu'elles ne remplissent plus leur âme d'impatientes extases, qu'ils ne prolongent pas leurs rêves curieux.

O enfants ! enfants de ce siècle, vous vivrez dans la réalité.

Et, cependant, qui sait ? En nos enfants naîtra peut-être un autre sens du merveilleux, d'un merveilleux plus précis, mais plus exaltant, plus héroïque. Savons-nous seulement ce que pensent au juste nos petits de cette guerre ? L'autre jour, une amie dont le mari est aviateur me racontait :

— Le soir, je fais faire sa prière à mon petit Jacques, je lui dis : « Notre père qui es aux cieux ». Il répète la phrase, puis il s'arrête, réfléchit et, soudainement, s'écrie : « Mais c'est papa notre père qui est aux cieux ! » D'ailleurs, imaginez-vous qu'il se faisait des Boches une idée à lui. Il croyait que c'étaient de grands et méchants oiseaux. Et quand, dernièrement, on lui a dit : « Tu sais, Jacques, ton papa a descendu un Boche ! » il a répondu : « Je voudrais bien avoir ses plumes pour les mettre à mon chapeau. »

Oui, il y aura quelque chose de changé dans l'âme de nos petits. Voyez déjà comme les vœux des garçons se font plus graves, et plus tendres, plus maternels, les gestes de filles. Les garçons savent qu'ils leur faut remplacer papa

auprès de leur mère, et tous ces pères, ces frères qui vont revenir, douloureux et blessés, de la guerre, les petites filles comprennent déjà que c'est à elles de les reconforter, de les choyer, de leur faire oublier leur détresse.

Et cela me rappelle ce que je vis la semaine dernière dans les Champs-Élysées. C'était au rond-point. Un père, un glorieux mutilé qui avait perdu un bras, se promenait avec sa petite fille. Elle ne devait pas avoir plus de cinq ans. Au moment de passer sur la chaussée, elle saisit le bout de la manche baillante, et avec une sollicitude de mère :

— Donne-moi la main, papa, je vais te faire traverser !

Un peu plus loin, je vois un autre mutilé de la guerre. Il est assis sur un banc et lit son journal en raidissant devant lui une jambe de bois. Une enfant joue à ses côtés. Elle a dévêtu sa poupée et, dans l'eau qui coule le long du trottoir, elle fait la lessive. Puis, elle cherche à l'étendre, mais le banc est encombré ; alors, avisant la jambe de son père, elle y étale ses chiffons et, avec une tendresse infinie, elle demande :

— Tu permets, papa, que je sèche mon linge sur ta chère petite jambe de bois ?

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a quelques jours déjà, les gens à peu près bien informés — si tant est que l'espèce existe ! — commençaient à pouvoir donner « à égalité », pour parler comme aux courses, les chances qu'avait la Roumanie d'éviter l'invasion austro-allemande. A cette heure, ces chances ont augmenté sérieusement : on peut se risquer à dire que l'offensive brusquée de l'ennemi a échoué ou, du moins, est en voie d'échouer.

Méfions-nous encore de certains retours : à la guerre, c'est comme avec les femmes, on ne sait jamais, on ne peut jamais savoir tout à fait ce qui va vous arriver ! Cependant, comme l'échec de cette offensive brusquée est maintenant l'hypothèse la plus probable, il est permis d'en tirer une conclusion intéressante.

Cette conclusion pourrait se formuler de la façon suivante : L'Allemagne donne encore des coups de poing ; mais ces coups de poing ne portent plus comme auparavant.

Souvenez-vous du passé. Ce fut l'invasion foudroyante de la Belgique, l'invasion du nord et du nord-est de la France. Arrêtée net par la victoire de la Marne, immobilisée sur l'Yser, l'Allemagne se ramassa, attendit quelques mois et se retourna contre la Russie. Ici encore, le coup de poing fut formidable. Sa vigueur ne s'atténua qu'à la longue, dans l'espèce de cotonnage que constituent les profondeurs de l'immense empire slave. Mais un nouveau coup de poing détruisit la Serbie et le Monténégro : un « revers », après un « direct », pour employer le langage des boxeurs.

Alors l'athlète, encouragé, est revenu vers l'ouest ; il a frappé à Verdun. Il avait ramassé toute son énergie, il escomptait un knock-out : son adversaire resta debout et para. Non seulement il para, mais il riposta par l'offensive de la Somme. L'athlète chancela. Un instant même, il sembla avoir songé à raccourcir sa ligne. Mais il se reprit et tenta contre la Roumanie un revers comme celui qu'il avait réussi contre la Serbie. Ne pouvant plus obtenir de décision ni dans l'est ni dans l'ouest, il voulait du moins s'assurer, en Orient, une large esplanade qui, par Constantinople, lui garantirait la conservation de ses ambitions sur l'Asie : il a donc encore dessiné le coup de poing, mais il ne l'a pas porté.

Ne nous pressons pas de nous réjouir. Il recommencera. Mais il est évident que sa force diminue. Pour la recouvrer, il songe à prendre du fer, je veux dire à augmenter son matériel de guerre pour faire compensation à l'affaiblissement de son matériel humain. C'est aux Alliés de veiller afin de conserver l'avance qu'ils ont acquise au point de vue de ce matériel de guerre.

Pierre Mille.

S'il est une renommée peu « commerciale » dans la littérature actuelle, c'est bien celle de M. Maurice Barrès, et son rude talent semblait, moins que tout autre, destiné à être exploité par les « marchands de frivolités ».

Cependant, un grand parfumeur n'a pas craint de

prendre comme enseigne : « Aux parfums du jardin de Bérénice ».

Mais l'annonce de ces parfums risque de laisser perplexes les admirateurs du livre de M. M. Barrès. Car si, dans le Jardin de Bérénice on remue beaucoup d'idées et des plus fortes, l'auteur ne fait aucune mention des fleurs qu'il contenait et en telle abondance qu'on a pu les mettre en flacons.

Le parfumeur n'a peut-être oublié qu'une chose : lire le Jardin de Bérénice.

Dans une grande ville de France, dont le maire, riche d'idées neuves, est un parfait lettré, le sujet suivant de composition française a été proposé aux candidats au baccalauréat, lors de la dernière session :

Un prisonnier anglais en Allemagne écrit à un de ses camarades pour lui dire comment, le jour de la fête de Shakespeare, le grand poète a été célébré dans son camp.

Quel sujet pouvait être plus vaste ? Que ce soit sur le moral admirable que les soldats anglais gardent dans l'exil ! Que ce soit sur les camps allemands et le régime horrible qu'on y impose aux prisonniers ! Que ce soit sur Shakespeare et son œuvre, surtout à l'heure où Gémier affirme que le théâtre de Shakespeare sera le théâtre de l'après-guerre, les développements pourraient être considérables.

Tel n'a pas été l'avis de l'un des candidats. Nous tenons le fait de l'examinateur de sa copie. Peut-être par malice, peut-être par ignorance, il s'est contenté de dire quelques mots sur l'armée anglaise, quelques phrases sur les camps allemands, quelques lignes sur Shakespeare, cher au cœur de chaque Tommy. Et il a terminé sa copie ainsi : « Je regrette de ne pas pouvoir te donner de plus amples renseignements. La Censure ne me le permettrait pas... »

L'élève ayant fait preuve, sinon de connaissances, du moins d'intelligence, il a été déclaré admissible.

La vente Moumet-Sully, qui va avoir lieu à l'Hôtel Drouot, met en émoi quelques jeunes « tragiques » qui avaient pompeusement adressé leurs manuscrits au maître, et, de ces manuscrits n'avaient plus entendu parler.

Nul doute que Moumet ne les ait annotés, de son écriture nerveuse. Alors, s'ils se vendent aux enchères, ils atteindront, non seulement un prix fantastique, mais encore la célébrité, ce qui est encore mieux. Ainsi rêvent nos jeunes auteurs qui se promettent d'activer le plus possible le feu des enchères.

Et ils seront là, groupés au fond de la salle, pâles, les yeux ardents, attendant le premier contact entre leurs œuvres et le public, sous l'égide du commissaire-priseur. Ainsi vont sans doute voir le jour quelques-unes des pièces qu'on n'a jamais vu jouer, mais dont on a parlé dans les cafés du quartier Latin.

L'Hôtel Drouot berceau de gloires littéraires ! Et pourquoi pas ?

James Boyle, le survivant de la collision tragique qui s'est produite, la semaine dernière, au large des côtes d'Irlande, entre les deux vapeurs *Connemara* et *Retriever*, prend place parmi les témoins uniques des grandes tragédies.

On se rappelle l'odyssée de Marcel Badez, qui, sur 158 passagers, survécut seul à la catastrophe du vapeur français *Général-Chanzy*, coulé, en 1910, sur les rochers de l'île Minorque.

Mais on a peut-être oublié le nègre qu'on retrouva, en avril 1902 après l'éruption du mont Pelé. Il était le seul survivant de 40.000 habitants anéantis avec la ville de Saint-Pierre. Il est vrai que celui-là ne vit rien de la catastrophe. Il était prisonnier dans une cave, à plusieurs mètres sous terre.

Des soldats belges travaillent la nuit à remplir des sacs de terre pour consolider une digue ou des tranchées. Et ce sont des soldats « au repos ». Le travail est pénible. Certains ronchonnent un peu.

— Ah ! soupire l'un d'eux, un Flamand, comme il faut bien aimer sa patrie, pour la transporter ainsi sur son dos !

Un autre, en pleine bourrasque de projectiles ennemis, craignant d'être déshabillé, recouvert par les terres, dit à un camarade : « J'espère qu'au moins il restera un morceau de ma capote pour témoigner que je n'ai pas déserté. »

Ce ne sont que des mots qu'emporte le vent, mais ce sont des mots de héros.

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

L'offensive britannique progresse vers Bapaume

NOS ALLIÉS ENLÈVENT BEAUMONT-HAMEL ET SAINT-PIERRE-DIVION

Ils font plus de 3.300 prisonniers

Après les combats acharnés qui nous ont rendus maîtres du village de Sailles, nous avons organisé les positions conquises, et l'ennemi, épuisé, n'a pas réagi. Mais à l'autre extrémité de notre front d'attaque au nord de la Somme, les troupes britanniques ont pris l'offensive à leur tour, en étendant cette fois leur action aux deux rives de l'Ancre. On se souvient qu'après la prise de Thiepval et la progression de nos alliés au nord de ce village, vers les redoutes Stuff et Schwaben, nous faisions observer que les positions allemandes de la rive droite de l'Ancre commençaient à se trouver en saillant et que la réduction de ce saillant devrait être tentée un jour ou l'autre. C'est pour tâcher de se renseigner sur les intentions de nos alliés que les Allemands avaient envoyé, le 7 novembre, une forte reconnaissance dans la direction de Beaumont-Hamel. Depuis lors, les communiqués britanniques avaient signalé à plusieurs reprises la violence du bombardement en ce secteur et, plus au nord, dans celui de Serre.

La rive droite de l'Ancre était comprise dans le plan primitif de l'offensive franco-britannique sur la Somme. Mais le terrain gagné par les premières attaques ayant été reperdu peu après, il fut décidé de s'en tenir là pour le moment et de ramasser nos forces sur un front plus restreint. C'est ainsi que nous sommes arrivés à enfoncer dans les lignes ennemies un coin dont la base s'est élargie progressivement jusqu'à atteindre Chaumes au sud, Beaumont-Hamel au nord.

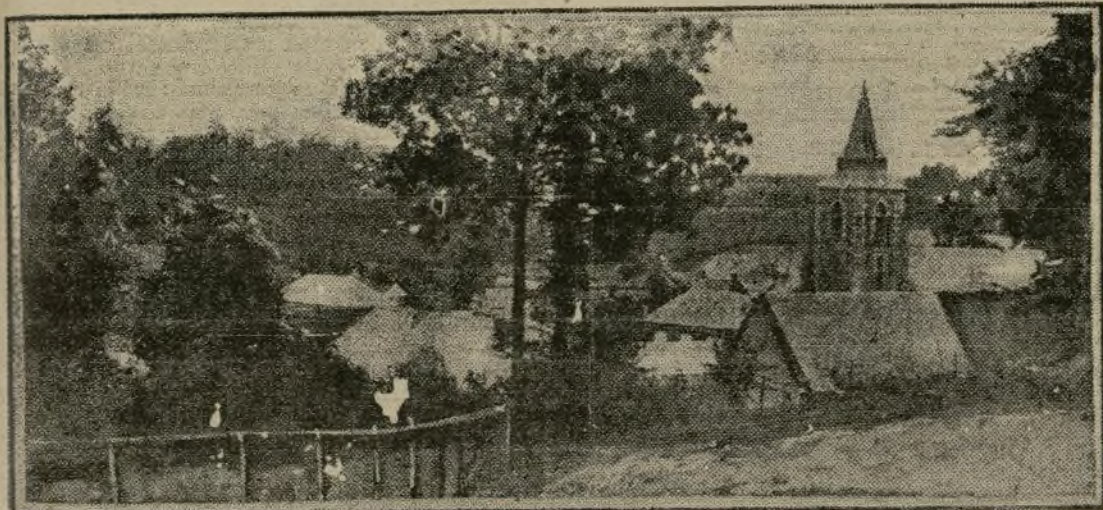
Si l'offensive sur la rive droite de l'Ancre a



été reprise, c'est que le commandement a jugé le moment venu, la position favorable, la préparation suffisante. Les résultats obtenus montrent qu'il ne s'est pas trompé en son estimation. Les villages de Saint-Pierre-Divion et de Beaumont-Hamel ont été pris, ainsi qu'un important système de défense au nord de Serre. Cette progression donne à nos alliés les hauteurs qui commandent Miraumont, comme déjà ils dominent, depuis la colline située au nord de Thiepval, le village de Grandcourt. Par Miraumont et Grandcourt, une attaque contre Bapaume se dessine du côté de l'ouest et se conjugue avec celles qui sont dirigées par le sud-ouest et le sud, depuis le Sars et Lesbœufs. Deux mille prisonniers, restés aux mains de nos alliés, témoignent de la vigueur de leur attaque et de l'importance de l'échec subi par l'ennemi.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont encore développé leur succès et occupé, malgré la résistance désespérée des Bulgares, le village d'Iven, à six kilomètres au nord de Polok, sur la Cerna. L'ennemi, en déroute, a été rejeté à trois kilomètres au nord d'Iven.

Jean Villars.



VUE GENERALE DE BEAUMONT-HAMEL

EN BELGIQUE

Les Allemands s'apprêtent à "maintenir l'ordre"

LONDRES, 13 novembre. — Suivant un télégramme d'Amsterdam au *Central News*, d'importants contingents de troupes allemandes sont attendus à Liège pour maintenir l'ordre dans les provinces wallonnes, où l'on craint des troubles provoqués par les déportations.

De nouvelles manifestations ont eu lieu à la Louvière où la famine se fait sentir.

L'Echo belge apprend que les Allemands commenceront la déportation des habitants de Bruxelles le 15 novembre. Des mesures ont été prises pour réprimer tout désordre.

La digne attitude des Lillois

La *Liller-Kriegszeitung*, journal allemand publié à Lille, écrit :

« Les Lillois évitent le « Théâtre allemand » et cela se comprend. L'attrait de se procurer une distraction et la curiosité de connaître notre art dramatique ne l'ont pas emporté sur la fierté française » (sic).



MAJOR-GÉNÉRAL GROENER
qui est en somme le ministre des Munitions
de l'Allemagne.

Pour s'assurer l'avantage en canons et en munitions

Les Alliés concertent leurs efforts

Une conférence vient d'avoir lieu à Londres, sur la question des munitions, entre M. Lloyd George, M. E. S. Montagu, M. Albert Thomas, ministre français des Munitions, et le général Dall'Olio, chargé de la direction des mêmes services auprès du gouvernement italien.

Ces deux derniers ont quitté Londres hier et sont repartis pour la France.

Des chiffres...

LONDRES, 13 novembre. — M. E. S. Montagu, ministre des Munitions, dans un discours prononcé à l'Aldwych Club, a déclaré que les usines de munitions occupaient 1.850.000 hommes et 400.000 femmes. « Or, il nous faut encore, a-t-il dit, plus d'hommes et plus de femmes. D'ici peu nous aurons mis les arrangements au point pour un envoi ininterrompu d'hommes sur le front et une augmentation dans le rendement des munitions. »

NEW-YORK, 13 novembre. — Suivant le *Journal of Commerce*, le commerce d'exportation des Etats-Unis avec les Alliés, en ce qui concerne les munitions de guerre, a atteint, depuis le mois de janvier 1915, la valeur énorme de 1.617 millions de dollars.

Ce chiffre qui, au taux de 5 fr. 20 le dollar, représente une somme de 8 milliards 408 millions de francs, équivaut au quart des expéditions totales pendant la même période.

La production de l'Allemagne

sera augmentée de 75 0/0

AMSTERDAM, 13 novembre. — Le correspondant particulier à Essen du journal hollandais *De IJzer en Staal Kroniek* (la *Chronique du fer et de l'acier*) annonce que pour activer la production du matériel de guerre il a été formé un syndicat général allemand de l'acier.

Le correspondant dudit journal ajoute les renseignements suivants :

« La direction est organisée de telle façon que les bureaux d'achat de l'armée et de la flotte n'ont plus besoin de traiter avec les différentes fabriques. Ils passent leurs commandes à ce syndicat qui, à son tour, répartit les commandes, suivant les conventions établies, à des organisations du même genre.

« On a décidé aussi de renforcer la production de munitions, et ce dans une proportion de 75 0/0 plus. A cet effet, on va retirer 30.000 hommes à l'effectif de l'armée. »

UNE NOTE ALLEMANDE au gouvernement grec

Le ministre germanique à Athènes prend sur lui de protester contre "des violations de neutralité" !

L'Allemagne estime sans doute que les choses ne vont plus assez mal en Grèce. Le gouvernement traite à l'amiable avec les Alliés. Pour le moment, du moins, les manifestations anarchiques ont cessé. Les ligues de réservistes se tiennent tranquilles. Le maire d'Athènes et sa municipalité ont rendu visite à l'amiral Dartige du Fournet. Le roi Constantin a dîné à la légation de Russie. Cette paix, ces fêtes irritent les Allemands, leur sont une épine dans l'œil. Ils seraient heureux de troubler cette tranquillité naissante, ce cours normal qui se rétablit.

La protestation que vient de formuler le comte Mirbach, ministre d'Allemagne à Athènes, est une de ces démarches obliques dont la diplomatie allemande a le secret. Du côté grec, cette démarche manque encore de confirmation officielle et, si l'on peut dire, d'accusé de réception. Mais nous savons qu'elle a bien été faite. Il est exact que le comte Mirbach a fait connaître au gouvernement hellénique qu'il considérait la remise des canons et des fusils grecs à l'Entente comme une violation de la neutralité. Il a paru se réserver une porte de sortie en ajoutant qu'il avait agi de sa propre initiative, tout en ayant lieu de se croire d'accord avec son gouvernement. Du reste, la protestation semble dépourvue de sanction, pour l'instant tout au moins. M. de Mirbach n'a pas voulu lui donner la forme ni même l'apparence d'un ultimatum. Notre impression est donc qu'il s'agit surtout d'une manœuvre politique.

Que cette manœuvre soit concertée avec les germanophiles d'Athènes, voilà ce qui ne paraît pas non plus douteux. Il s'agit de troubler

de nouveau la situation, de créer en Grèce de nouvelles causes d'agitation et d'intrigue, de donner de nouvelles armes au parti hostile à l'Entente. Il n'est pas douteux que la protestation du comte Mirbach aura trouvé des complaisances et même, peut-être, des inspirateurs en Grèce. Ne voit-on pas la presse gounariste feindre aujourd'hui de se tourner contre le roi Constantin et l'accuser d'être favorable aux Alliés? Il y a là tous les symptômes d'une machination compliquée, à double ou triple fond, contre les conséquences de laquelle il importe d'être en garde, et dont nous ne tarderons pas à savoir tout le secret. — J. B.

LA REMISE DE LA NOTE

MILAN, 13 novembre. — On mande d'Athènes au *Corriere della Sera* que la note allemande a été présentée vendredi par le ministre d'Allemagne au ministre des Affaires étrangères. Le comte Mirbach a commencé par déclarer qu'il agissait de son initiative, attendu qu'il ne pouvait se mettre en rapport avec son gouvernement par suite du manque de communications. Le ministre a dressé ensuite la liste d'une longue série de violations de la neutralité que la Grèce aurait commises contre l'Allemagne, citant notamment l'appel des troupes franco-anglaises à Salonique.

Il a conclu que, dans ces conditions, le gouvernement impérial a le droit et le motif de considérer comme hostile l'attitude de la Grèce, particulièrement dans le cas de l'éventuelle cession aux Alliés d'armes et de munitions. Le comte Mirbach a dit enfin qu'il faisait cette déclaration en attendant qu'elle soit ratifiée par son gouvernement.

Les ministres d'Autriche, de Bulgarie et de Turquie ne se sont pas encore associés à cette démarche.

Et les munitions de l'armée?

LONDRES, 13 novembre. — On télégraphie d'Athènes au *Daily Chronicle* qu'on croit généralement que les négociations engagées entre le gouvernement d'Athènes et les puissances alliées au sujet de la remise des canons et des fusils grecs suivent un cours satisfaisant, mais les pourparlers semblent devoir durer encore un certain temps.

La Grèce serait liée par un traité avec l'Allemagne, la Bulgarie et la Turquie.

ATHÈNES, 13 novembre. — L'*Eleftheros Typos* écrit que la Grèce est liée par un traité secret, non seulement avec l'Allemagne, mais aussi avec la Bulgarie et la Turquie. Ce traité aurait été négocié par les deux médecins allemands qui vinrent en Grèce pendant l'été 1915 pour opérer le roi Constantin.

En outre, une accusation faite en termes catégoriques est lancée contre plusieurs officiers grecs en Macédoine les inculquant d'espionnage au profit des empires centraux. On posséderait la copie d'un ordre du général Dousmanis à l'armée grecque de Salonique prescrivant à celle-ci de choisir des positions qui permettraient éventuellement aux troupes helléniques d'encercler et de dominer les troupes alliées.

Le nouvel ambassadeur d'Italie est arrivé hier à Paris

Le marquis Salvago Raggi, nouvel ambassadeur d'Italie, est arrivé hier matin à 8 h. 15 à la gare de Lyon. A la descente du train, il a été salué au nom du président du conseil par l'introduit des ambassadeurs, M. William Martin.

Étaient également présents : le ministre des Munitions d'Italie, le général Dall'Olio; le général Di Braganza, attaché militaire à l'ambassade d'Italie; le prince Ruspoli, premier conseiller d'ambassade; le consul d'Italie, comte Lucchesi Patelli, et tout le personnel de l'ambassade et du consulat d'Italie.

Après les paroles de bienvenue du chef du protocole, le nouvel ambassadeur a remercié, et le prince Ruspoli lui a présenté les membres de l'ambassade.

Le marquis Salvago Raggi s'est rendu à l'ambassade d'Italie, rue de Varennes, où il a rendu visite à M. Tittoni et a pris possession de ses nouvelles fonctions.

Dans l'après-midi, M. Tittoni a pris congé du président de la République, à qui ce matin le marquis Salvago Raggi doit remettre ses lettres de créance.

Fleur de "kultur" !

Le *Public Ledger*, de Philadelphie, extrait des déclarations de l'officier de marine Thierischen, commandant le corsaire allemand *Prinz-Eitel-Friedrich*, actuellement interné dans un port américain, la déclaration suivante :

« Quand c'était un navire anglais que nous faisions sauter, et qu'il portait des porcs, nous sauvions les porcs d'abord et ensuite les Anglais ; les cochons d'abord, notez-le bien, car ils avaient beaucoup d'importance. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 13 Novembre 834^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Sur l'ensemble du front, rien à signaler au cours de la nuit en dehors de la canonnade habituelle.

23 HEURES.

Journée relativement calme sur l'ensemble du front.

Les communiqués britanniques

11 HEURES 30.

Nous avons attaqué ce matin les positions allemandes SUR LES DEUX RIVES DE L'ANCRE. On signale déjà un très grand nombre de prisonniers.

L'artillerie ennemie a continué à tirer toute la nuit sur nos positions de LESBŒUFS ET DE GUEUDECOURT.

Une émission de gaz a réussi sur les tranchées allemandes face à RANSART.

AU SUD-EST D'ARMENTIERES, un de nos raids a pénétré dans les tranchées ennemies.

22 HEURES 20.

Nous avons attaqué ce matin SUR LES DEUX RIVES DE L'ANCRE et avons réussi à pénétrer les lignes allemandes sur un front d'environ 8 kilomètres.

Le village fortifié de SAINT-PIERRE-DIVION est tombé entre nos mains.

L'attaque a été lancée avant le jour et par un brouillard épais.

Nous avons infligé des pertes importantes à l'ennemi. PLUS DE 3.300 PRISONNIERS ONT ÉTÉ DÉNOMBRES JUSQU'ICI ET D'AUTRES SONT ENCORE ANNONCÉS.

Le combat continue.

Le terrain que nous avons réussi à conquérir AU NORD DE L'ANCRE était constitué par une ligne de défenses allemandes d'une force exceptionnelle.

Communiqué belge

Rien à signaler sur le front de l'armée belge.

LA GUERRE AÉRIENNE

Raids de bombardement

(OFFICIEL)

Neuf avions de bombardement et sept avions d'accompagnement de l'aviation navale anglaise ont bombardé les hauts fourneaux et fon-

deries de Saint-Ingbert (nord-est de Sarrebruck, bassin de la Sarre).

Tous les avions sont rentrés.

Deux avions allemands ont jeté cette nuit des bombes sur Belfort; cinq personnes de la population civile ont été blessées.

La victoire franco-serbe sur la Cerna

(OFFICIEL.)

DANS LA REGION DE LA CERNA, la bataille engagée depuis deux jours continue avec violence et s'affirme en plus comme un brillant succès. Appuyés par le feu intense de l'artillerie française, les troupes serbes ont remporté dans la boucle de la Cerna une nouvelle victoire sur les forces germano-bulgares qui ont dû abandonner, après un combat sanglant, le village d'Iven et se replier à trois kilomètres au nord sous la poussée victorieuse de nos alliés. Cinq contre-attaques lancées par l'ennemi, qui se défend opiniâtrément, n'ont pu réussir à enrayer notre avance. Brisées par nos feux et contre-attaquées à la baïonnette par l'infanterie serbe, les vagues assaillantes ont dû refluer en désordre, ayant subi des pertes considérables.

Plus à l'ouest, les troupes serbes, auxquelles sont joints des contingents d'infanterie française, ont accentué leurs progrès AU NORD DE VELISELO.

Le chiffre des prisonniers dénombrés jusqu'ici présent dépasse un millier. Seize nouveaux canons ont été capturés sur le terrain abandonné par l'ennemi.

Depuis le 12 septembre, date de notre offensive, les Germano-Bulgares ont laissé entre les mains des alliés six mille prisonniers, soixante-douze canons et cinquante mitrailleuses.

COMMUNIQUÉ SERBE

Après notre succès du 10 novembre, les Bulgares, avec des troupes fraîches, nouvellement amenées, entreprennent des contre-attaques sur Kou'te.

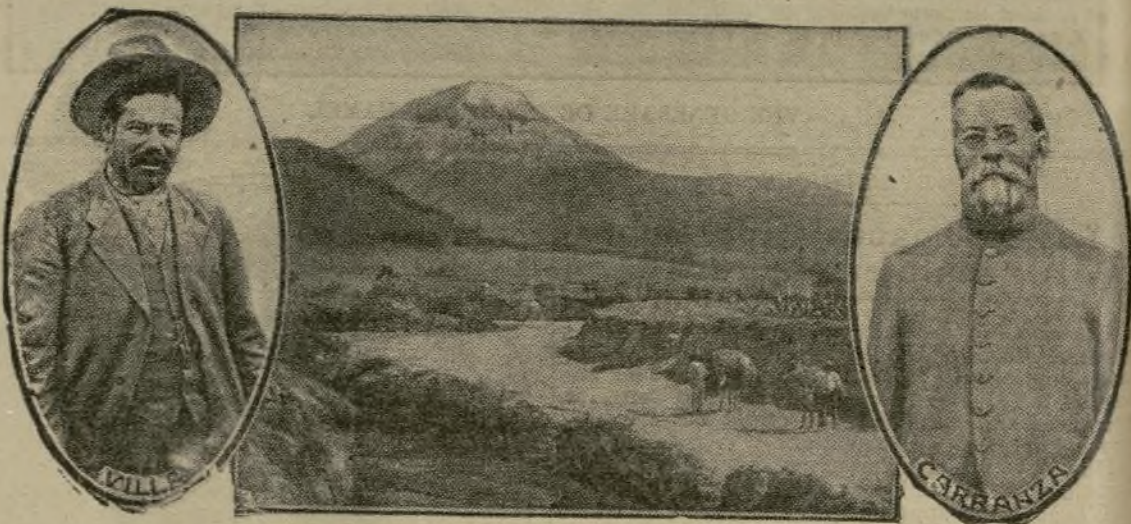
Dans la nuit du 10 au 11 et dans la matinée du 11 novembre, nos vaillantes troupes non seulement brisèrent ces contre-attaques, mais elles ont continué leur avance victorieuse, toujours au nord, poursuivant l'ennemi défilé.

Le village de Polok est en notre pouvoir en entier.

Nos trophées de ce jour sont : mille prisonniers, dont plusieurs Allemands, huit obusiers, plusieurs mitrailleuses et beaucoup de matériel de guerre. Le nombre des canons pris aux Bulgares et Allemands depuis le 14 septembre s'élève par conséquent à cinquante-six, non compris les canons de tranchée.

L'ANARCHIE MEXICAINE

Villa s'empare de Chihuahua. — Carranza obligé de s'enfuir de Mexico.



Sur la route, à quelques kilomètres de Chihuahua

WASHINGTON, 13 novembre. — La conférence américano-mexicaine siège sans aboutir à Atlantic-City, les Mexicains demandant le retrait des troupes américaines de la zone de sécurité, et les Américains refusant de souscrire à cette exigence.

Pendant ce temps, la situation s'aggrave de nouveau au Mexique. Villa, à la tête de 7.000 hommes, a repris Chihuahua aux troupes carranzistes et menacerait Juarez, à la frontière américaine.

Carranza a, d'autre part, lutté aussi contre les généraux Diaz, Zapata et Robles, dont les for-

ces réunies, évaluées à 43.000 hommes et supérieures aux troupes carranzistes, menaçaient Mexico au point d'avoir contraint Carranza et le général Obregon à se réfugier à Querataro, déclarée capitale du Mexique.

C'est dans cette dernière ville que les carranzistes, bravant le désordre, ont élu le 22 octobre une assemblée constituante, et c'est dans ces conditions précaires qu'un parti s'y est formé pour soutenir la candidature de Carranza à la présidence du Mexique.

DERNIÈRE HEURE

Combats acharnés en Valachie

Les Russo-Roumains ont encore gagné du terrain en Dobroudja

BUCHAREST, 13 novembre. — SUR LA FRONTIÈRE OCCIDENTALE DE LA MOLDAVIE, jusqu'à Prédéus, rien à signaler.

DANS LA VALLEE DE PRAHOVA, bombardement d'artillerie sur tout le secteur ouest de la rivière.

Nous avons repoussé deux attaques ennemies dans la direction de la vallée de Corbula, au nord-ouest de Buzeni.

DANS LA REGION DE DRAGOSLAVOLO, la bataille s'est poursuivie tout le jour. Nous avons maintenu nos positions.

DANS LA VALLEE DE L'OLT, nous avons repoussé toutes les attaques ennemies sur la rive gauche de la rivière. Sur la rive droite, nous avons dû, sous la pression de l'ennemi, céder du terrain dans la direction de Saracibste.

DANS LA VALLEE DU JIUL, la pression de l'ennemi continue à être forte; de violents combats se lient dans la région de Primbusti.

A ORSOVA, ET SUR LA RIVE DROITE DE LA CERN, vifs combats.

FRONT SUD. — Il n'y a rien de nouveau.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 13 novembre. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la journée du 12 novembre, le vaillant commandant de brigade Remezow a été tué dans la région de Garposow-Goukalowze.

Sur la Narayowka, notre artillerie a bombardé les tranchées ennemies qui ont répondu par leur feu ainsi que par lance-mines et lance-bombes; le combat continue.

Sur la rivière Bistritza, dans la région de Pogorodchany, nos éclaireurs, parcourant deux lignes de réseaux de fils de fer, ont attaqué un avant-poste ennemi et fait des prisonniers.

Dans les Carpates boisées, les attaques ennemies ont été repoussées à la baïonnette vers le sud-ouest du village de Fronia; nous avons infligé des pertes sérieuses à l'ennemi.

Vers le sud de Dorna Vatra, des attaques obstinées de l'ennemi ont été déclenchées dans la région des villages de Hollo et de Eoldjenz, où elles se poursuivent.

FRONT DU CAUCASE. — Vers le sud de Gumisch-Khanc et vers le sud de Kigi, l'offensive turque a été repoussée.

FRONT ROUMAIN DE TRANSYLVANIE. — L'ennemi, prenant l'offensive dans la vallée d'Oituz, a pressé les troupes roumaines. Les Roumains se sont emparés d'une série de collines vers le sud et le nord de cette vallée.

L'ennemi mène des attaques obstinées dans la région de Kimpolung.

Dans les vallées du Jiul et d'Orohoko, les combats continuent.

FRONT ROUMAIN DU SUD. — En Dobroudja, nos troupes ont avancé du côté de l'aile gauche.

MER BALTIQUE. — Dans la nuit du 11 novembre, une flottille de torpilleurs ennemis, filant 36 nœuds, est entrée dans le golfe de Finlande.

Les navires ennemis ont réussi à lancer près de cent obus sur la ville de Rort. Sept personnes, dont cinq enfants et deux soldats ont été tués; une femme et quatre soldats ont été blessés.

Le communiqué italien

ROME, 13 novembre. — Commandement suprême.

FRONTS DU TRENTIN ET DE CARNIE. — On signale l'activité des deux artilleries.

DANS LA VALLEE DE TERRAGNOLO, le mouvement important de l'ennemi se poursuit sous le tir de nos pièces.

SUR LE FRONT DE GIULIA, aucun événement sérieux n'a eu lieu.

Dans la soirée du 11 novembre, une escadrille d'avions ennemis a lancé des bombes sur Padoue, atteignant une maison où étaient abritées de nombreuses femmes et des enfants, dont la plus grande partie a été tuée; le nombre des victimes constaté s'élève jusqu'à soixante.

Les avions ennemis ont fait hier des incursions sur différents points du théâtre des opérations, sans faire de victimes et sans causer de dégâts.

L'espionnage en Grèce

DEUX TÉMOIGNAGES ACCABLANTS

Comment les sous-marins allemands se ravitaillaient dans l'archipel grec

ATHÈNES, 13 novembre. — On mande de Salonique que le capitaine de corvette Bouboulis a communiqué ce qui suit au gouvernement provisoire :

Envoyé en août 1915 par le gouvernement de M. Venizelos pour vérifier si les sous-marins allemands étaient ravitaillés, il a acquis la conviction qu'ils ont été ravitaillés deux fois sous le gouvernement de M. Gounaris, près de l'îlot d'Evro, dans les parages de l'isthme de Corinthe.

Les matières de ravitaillement ont été transportées à l'isthme par chemin de fer à l'adresse du directeur de la compagnie du canal, M. Carathodoris. Le chargement a été fait à Aghiotheodore.

Le capitaine de corvette Bouboulis a constaté que la benzine était chargée à bord de voiliers qui allaient accoster les sous-marins entre l'îlot de Parapola et la côte de Monembasie.

Une autre base de ravitaillement existait à Vouliagmeni, à une heure de Phalère.

Le prince de Lippe, officier allemand, espionnait en Épire

ATHÈNES, 13 novembre. — L'Eleutheros Typos publie une lettre du commandant Theroulis, adhérent au mouvement national et exposant les faits suivants :

Au début de mars 1916, le maire de Topelin (Épire) reçut une note du préfet d'Argyrocastro l'informant qu'un correspondant étranger, accompagné du peintre Stratigos, frère du chef intérimaire de l'état-major, arriverait à Tepelin allant à Berat.

Stratigos était porteur d'un ordre de l'état-major enjoignant aux autorités civiles et militaires de fournir aux voyageurs toutes facilités. Ceux-ci, effectivement, se rendirent aux postes grecs avancés, prirent des photographies des positions occupées par les Italiens, notamment de Cantrevitsa, et allèrent ensuite à Janina.

Par la suite, Stratigos avoua au commandant Theroulis que le prétendu journaliste étranger était un officier de réserve et, plus tard, communiquant ses soupçons au général Miliotis Comminos, actuellement à Salonique, le commandant Theroulis apprit que cet officier était le prince de Lippe, de l'état-major allemand.

L'activité des aviateurs anglais en Égypte et en Mésopotamie

COMMUNIQUÉ OFFICIEL DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Le camp ennemi de Maghadabara a été bombardé avec succès par nos aviateurs. D'importants dégâts ont été infligés au camp ainsi qu'aux hangars remplis de marchandises.

Une bombe de cent livres a touché l'aérodrome de Birsara. Un aviatik, que l'on sortait de son hangar, a été endommagé.

Des dégâts importants ont été causés à la gare, à la voie ferrée et au matériel roulant.

Deux fokkers ont été chassés après avoir été endommagés.

Environ une tonne de forts explosifs a été lancée, en outre, dans deux raids. Tous nos appareils sont rentrés indemnes en dépit d'un violent feu de canons antiaériens et après avoir essuyé l'attaque des avions ennemis.

LONDRES, 13 novembre. — Communiqué officiel du War Office :

Le 7 novembre, deux avions britanniques ont bombardé avec succès un quartier général des irréguliers turcs, près d'Elain, sur l'Euphrate, à 72 kilomètres à l'est de Nazirych.

Un raid sur la côte belge

LONDRES, 13 novembre. — L'Amirauté publie le communiqué suivant :

Hier, à midi, une escadrille d'hydravions a opéré un raid contre le port d'Ostende.

Un nombre considérable de bombes ont été lancées sur les ateliers de la marine et les bâtiments du port.

Une remise de décorations anglaises

Cet après-midi, à 2 heures, aux Invalides, aura lieu une remise de décorations britanniques à des officiers généraux, officiers et soldats français, par le prince Arthur de Connaught, spécialement délégué par le roi d'Angleterre.

Contre l'exploitation de la Pologne

C'est de Varsovie même que s'élèvent les protestations.

BERNE, 13 novembre. — Les journaux de Varsovie publient une déclaration très importante du parti conservateur réaliste du royaume de Pologne. Ce parti déclare que la seule solution catégorique de la question polonaise serait la formation d'un état indépendant comprenant un territoire polonais aussi étendu que possible. La proclamation d'un état polonais indépendant à l'heure actuelle, quelles que soient les puissances belligérantes qui puissent en prendre l'initiative, est sans intérêt, du moment qu'il ne s'y trouve pas les frontières, les conditions d'une existence politique, économique normale et les garanties d'une indépendance effective.

Le parti considère que dans l'état actuel d'occupation toute tentative de créer un état de choses définitif ne peut être qu'onéreuse à tous les degrés et qu'il la considère comme inopportune. La seule réforme utile en ce moment consisterait à faire cesser une administration économique qui est fatale pour le pays, en confiant, par exemple, aux Polonais eux-mêmes, la charge de certaines administrations comme la justice et l'instruction publique.

Par contre, il considère que tout essai pour créer dès à présent une armée polonaise, et toute tentative pour confier l'administration du pays à des Polonais sous un contrôle étranger comme franchement contraires à la volonté et aux aspirations de la grande majorité du peuple polonais.

Il est inutile d'insister sur l'importance particulière de cette nouvelle protestation qui part de Varsovie, c'est-à-dire de la capitale même du « royaume ».

LES TORPILLAGES

MADRID, 13 novembre. — Le sous-marin U-49 a attaqué hier matin, le vapeur anglais *Clan Buchanan*, lequel a demandé du secours par T.S.F. Le paquebot *Hollandia*, venant d'Argentine et allant à Amsterdam, entendit ses appels et vint à son secours. Les détails du sauvetage manquent.

L'équipage de l'*Elisa-Marina* a déclaré avoir vu le sous-marin surveiller nuitamment la mer avec de puissants réflecteurs.

Un vapeur norvégien a débarqué 15 marins du vapeur *Camma*, de même nationalité, torpillé par un sous-marin allemand.

Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Kapunda* a été coulé.

Enfin, le vapeur suédois *Rhoa*, parti samedi de Malmö pour Stockholm, a été saisi avec toute sa cargaison et amené dans un port allemand.

M. Wilson veut éclaircir le cas du « Columbian »

WASHINGTON, 13 novembre. — Le président Wilson sera de retour ce soir à Washington.

Il s'occupera aussitôt de l'affaire du torpillage du Columbian.

LA QUESTION DE L'ÉLECTRICITÉ

A Paris, hier, éclairage normal. En banlieue, lumière faible.

A Paris, les électriciens des théâtres n'étaient pas, hier soir, sans inquiétude : la veille, par suite de l'incendie qui s'était déclaré au secteur électrique de Clichy, un petit nombre de scènes, et notamment le Théâtre des Arts et le Théâtre Edouard-VII, avaient dû faire relâche, tandis que certains autres, comme le Théâtre Michel, avaient joué devant les chandelles, c'est-à-dire avec un éclairage de fortune.

Hier, le service technique du secteur Clichy, rue des Dames, annonçait que le courant était rétabli, mais sans pouvoir assurer qu'il serait suffisant pour toute la soirée. Aucun accroc cependant ne survint : la rampe et la herse purent brûler de tous leurs feux, et tout le monde s'en félicita.

En banlieue, instruits de l'insuffisance du charbon, et redoutant les conséquences du ralentissement de la production, ce sont tous les tribunaux de l'électricité, lumière et force, qui connaissent de légitimes inquiétudes.

A Clichy et à Levallois, l'éclairage ne fit pas défaut, mais, d'une façon générale, il fut faible.

Sur l'invitation des municipalités, les habitants des localités de la banlieue ont réduit de beaucoup leur éclairage, de façon à permettre une distribution plus large de l'énergie électrique aux usines travaillant pour la guerre. A Levallois, sur une cinquantaine de boulangeries, quarante environ emploient l'énergie électrique : cette dernière leur a été fournie dans la mesure de leurs besoins.

Sur le terrain des victoires d'hier, avec les Tommies, dans la Somme



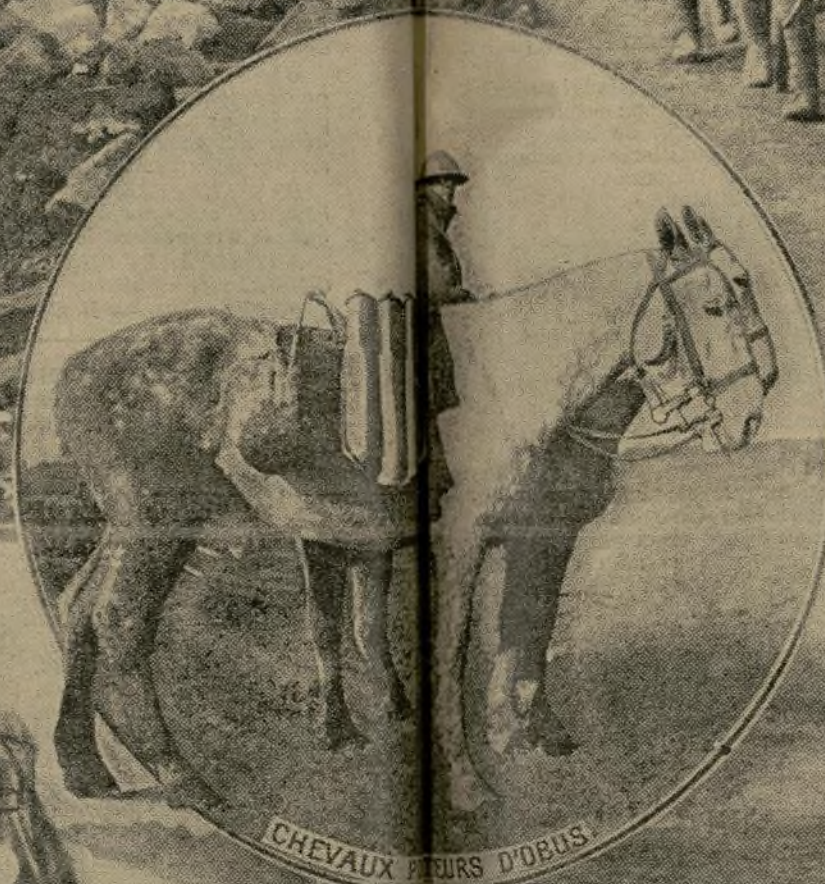
OFFICIER ANGLAIS EN OBSERVATION DANS LES RUINES D'UN VILLAGE



INFANTERIE CANADIENNE ALLANT CONSOLIDER LE TERRAIN CONQUIS



INFANTERIE ANGLAISE ALLANT OCCUPER DES TRANCHEES CONQUISES



CHEVAUX PEURS D'ORDRE



AVANT UNE ATTAQUE UN OFFICIER DONNE LES DERNIERES INSTRUCTIONS A SES HOMMES

Nos alliés britanniques annoncent, dans leur beau communiqué du 13 novembre (3 heures), qu'ils ont engagé une double action sur les rives de l'Ancre. Cette nouvelle et importante attaque dément une fois de plus les assertions allemandes aux termes desquelles l'offensive du Nord était condamnée à rester à peu près inopérante jusqu'au retour du beau temps. C'est sur le terrain des plus récentes attaques, non loin du champ de la présente action, que ces photographies ont été faites, parmi les rangs des vaillants Tommies, qui n'ont jamais été résolus à harceler et à vaincre l'ennemi.

Ayuntamiento de Madrid

LA CRISE DES TRANSPORTS

M. Marcel Sembat interpellé

M. Aristide Briand enlève un vote de confiance

Le débat ouvert vendredi sur les transports s'est terminé hier par le vote d'un ordre du jour de confiance au gouvernement. Après plus de six heures d'une discussion parfois houleuse, la Chambre a déclaré, en effet, par 415 voix contre 86, compter sur ce dernier pour obtenir la réalisation d'un plan général de nature à mettre fin à la crise actuelle.

La séance fut passablement agitée, comme il arrive d'ordinaire à la fin des discussions de trop longue durée.

A l'ouverture, M. le colonel Gassouin, chef du bureau des chemins de fer au ministère de la Guerre, compléta les explications commencées lundi, examinant successivement l'accroissement de nos besoins en transports, les ressources nouvelles, les mesures prises et les améliorations possibles.

Sur l'ensemble de la question, le colonel Gassouin conclut qu'il serait dangereux d'ôter à l'autorité militaire les chemins de fer de la zone des armées. Dans l'intérieur, l'autorité militaire doit avoir aussi la haute main sur tout ce qui concerne le ravitaillement de l'armée, en vivres et en munitions.

Avec le ministre des Travaux publics, le débat prend une certaine ampleur. M. Marcel Sembat est en forme, sa voix n'a rien perdu de sa riche sonorité, ses réparties sont vives comme d'habitude. La Chambre lui manifeste néanmoins une froideur marquée.

Le problème des transports comprend, en dehors de la direction, la question du matériel et celle du personnel.

— Nous avons fait à l'étranger, explique M. Marcel Sembat, des commandes de matériel. Mais nous ne sommes pas les seuls. Les Anglais en ont fait eux aussi et ils ont pu recevoir des pièces isolées du Canada qu'ils ont assemblées dans leurs ateliers de montage.

Nous, nous n'avons pas eu cet avantage; nous avons souffert de l'engorgement du port de New-York. Nous avons bien reçu les éléments des wagons, mais dans de telles conditions que nous avons dû employer un temps considérable à les trier et à les répartir. Cependant, dans nos ateliers, nous avons pu, grâce à la main-d'œuvre des prisonniers, activer beaucoup le montage, si bien qu'à partir du mois de janvier, le remontage sera suffisant pour qu'on puisse espérer, sinon le retour à la situation du temps de paix, mais la même détente qu'au printemps de l'année dernière.

Le ministre ne croit pas qu'il soit possible de modifier la législation qui remet, en temps de guerre, la direction des chemins de fer à l'autorité militaire. Mais il pense qu'il y a lieu d'introduire dans cette direction un contrôle qui, représentant la vie civile et les intérêts commerciaux, serait de nature à mettre fin à une situation dont on déplore unanimement le caractère lamentable.

Examinant la situation de nos ports, le ministre les montre atteignant une réception de 5 millions de tonnes par mois, alors que la limite de 4 millions apparaissait la limite extrême en temps de paix. Les chemins de fer, aidés de la navigation fluviale, ne sont malheureusement pas en état d'évacuer toutes les marchandises.

— C'est, dit M. Sembat, comme si nous avions posé un robinet d'un diamètre considérable sur des tuyaux d'un diamètre moindre.

Au nombre des mesures prises, le ministre indique l'organisation, au ministère des Travaux publics, d'une conférence hebdomadaire qui réunit MM. Albert Thomas, Clémentel, Thierry, le colonel Gassouin et Claveille, et qui dresse l'ordre des priorités. D'autre part, on va investir M. Claveille d'un rôle de contrôleur général, tant dans la zone de l'intérieur que dans la zone des armées.

— L'énergie véritable et utile, conclut M. Marcel Sembat, ce n'est pas une énergie à grand fracas; c'est celle qui, bravant au besoin des accusations peu justifiées, s'applique à trouver en pratique les solutions les meilleures.

On applaudit sur quelques bancs.

Plusieurs orateurs défilent encore à la tribune : M. Aubriot, M. Cosnier, M. Ternois, M. Dreyt, M. Paul Laffont.

Le dernier, M. Jean Bon, déclare que depuis vingt-six mois ce sont les mêmes hommes qui pro-

posent les mêmes palliatifs sans apporter aucune solution. Il conclut, montrant le banc du gouvernement :

L'heure est passée des sourires et des tractations aimables. Il faut une politique de guerre; mais, pour avoir une politique de guerre, il faut des hommes de guerre. Toute la France est composée d'hommes de guerre : il n'y a qu'un canton où on ne les rencontre pas, c'est là ! (Vifs applaudissements à gauche.)

Après la lecture des dix ordres du jour déposés, sur une intervention de M. Hesse, auteur d'un ordre du jour de défiance à l'égard du ministre des Travaux publics, M. Aristide Briand monte à la tribune.

La solidarité ministérielle

Très nettement, le président du Conseil indique qu'il est impossible de limiter le débat à une seule question et à une seule personne.

Faisant appel à la justice de l'assemblée, M. Aristide Briand dit combien il lui a été pénible de voir mettre en parallèle l'effort considérable de l'ennemi et celui, non moins considérable, de la France.

Lors de la bataille de la Somme, cette Allemagne si bien organisée pour la guerre a manqué de matériel et de munitions, s'écrie-t-il. (Vifs applaudissements.)

Au milieu de toutes les difficultés, le pays a vécu confiant. C'est lui faire injure que de le troubler au point de lui faire manquer de confiance dans le résultat.

Revenant sur la crise, le président du Conseil concède qu'il y ait dans ses causes une part de tâtonnements et d'erreurs. Mais quel est le pays qui, à une heure pareille, ne traverse pas des difficultés?

— Nous avons toutes les raisons de croire que la guerre va entrer dans une phase décisive et qu'elle évolue vers la victoire, dit M. Aristide Briand. Pensez au pays! (Vifs applaudissements.)

M. André Tardieu répond au président du conseil : il déclare reconnaître au gouvernement le droit de commettre des erreurs :

Mais il s'agit, dit-il, de savoir si, au vingt-huitième mois de la guerre, le pays, en face des mêmes erreurs, peut continuer à se contenter de promesses. Sur tous les terrains de la politique du gouvernement, on trouve le même caractère de retards et d'improvisations. Le pays n'a pas seulement besoin d'une sentinelle devant son moral : il a besoin d'un chef, et ce chef il ne l'a pas !

De vifs applaudissements accueillent, sur quelques bancs, l'intervention de M. André Tardieu.

On passe enfin au vote sur l'ordre du jour de M. Fernand Rabier, accepté par le gouvernement, et ainsi conçu :

La Chambre, convaincue que le remède à la crise des transports ne peut résider que dans une augmentation rationnelle du matériel, une meilleure utilisation du personnel et aussi et surtout dans l'élaboration d'un plan général des transports, comptant sur le gouvernement pour obtenir de toutes les autorités, tant civiles que militaires, la réalisation de ce programme, passe à l'ordre du jour.

La priorité accordée à cet ordre du jour par 413 voix contre 103, la première partie, jusqu'aux mots « comptant sur le gouvernement », est adoptée à mains levées; la deuxième, par 415 voix contre 86. L'ensemble est voté à mains levées. Il est neuf heures du soir.

Séance aujourd'hui.

Léopold Blond.

La délégation musulmane à Paris

La commission interministérielle des affaires musulmanes s'est réunie hier sous la présidence de M. Gaston Doumergue, ministre des Colonies, pour recevoir les délégués musulmans de l'Afrique française, de retour de la Mecque.

Après une allocution du ministre des Colonies, El Hajj Abd el Kader ben Ghabrit a retracé l'heureux effet de la mission auprès des musulmans pèlerins.

Après un déjeuner offert par M. Doumergue, les membres de la mission se sont rendus à l'hôpital du Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne. Une prise d'armes, à laquelle participaient deux compagnies de la garnison de Vincennes, a eu lieu, au cours de laquelle M. Doumergue a remis les décorations suivantes aux différents membres de la délégation :

Hadj Kaddou ben Ghabrit, commandeur de la Légion d'honneur; Agha Sarhaoui, grand croix de l'ordre du Nichan-e-Anouar; Hadj Mustapha Chergahli, chevalier de la Légion d'honneur; Hadj Chedy Okby, chevalier de la Légion d'honneur; Hadj Ahmed Skiredji, chevalier de la Légion d'honneur; Hadj Abdou Kane, commandeur d'Anjouan; Hadj Mohammed Kessous, Légion d'honneur; Hadj Ali Malek, décoration coloniale, officier de l'Etoile d'Anjouan.

Au cours de leur visite, les membres de la mission se sont arrêtés devant la mosquée récemment érigée pour assurer aux musulmans le libre exercice de leur religion.

La victoire de Vaux

RÉCIT D'UN TÉMOIN

On nous communique le récit suivant :

L'ennemi avait organisé, non sans habileté, sa plus solide ligne de défense, très en avant du fort dont les ouvrages extérieurs, battus par notre tir, étaient en mauvais état.

Les déserteurs et les prisonniers faits dans la région de Vaux au cours des journées qui précéderont la bataille du 24 octobre furent unanimes à déclarer que l'ennemi s'attendait à être attaqué sur ce point. Il n'y eut, de ce côté, aucune surprise. Dès le commencement de l'attaque, nos troupes trouvèrent dans ce secteur un ennemi à son poste et prêt à la résistance.

[Le récit nous montre la division Lardemelle engageant la lutte sur la droite; au centre, la division Passaga; sur la gauche, la division Guyot de Salins. La lutte fut dure, surtout sur la droite, et le combat commença le 24 à 11 heures du matin, se poursuivit sans interruption jusqu'au 25, à 8 heures. Il reprit à 10 heures, aux abords immédiats du fort.]

En somme, tous les objectifs fixés avaient été atteints après une résistance acharnée. Restait à s'emparer du fort.

Le général Nivelle et le général Mangin résolurent de reporter notre ligne un peu en arrière, à 200 mètres au sud du fort, afin de laisser libre une nouvelle préparation d'artillerie et d'assurer au moindre prix la chute de l'ouvrage.

Cependant la division Andlauer, qui avait relevé la division de Lardemelle, ne cessait pas de progresser à l'ouest, sur la croupe qui sépare le ravin des Fontaines du ravin du bois Fumin où elle opérait sa liaison avec la division Arlabosse, qui avait relevé la division Passaga.

Cette progression et le bombardement systématique permettaient dès lors de donner un coup décisif. Le fort, néanmoins pouvait nous opposer encore une résistance énergique. Dans des conditions tout aussi défavorables, sinon davantage, le commandant Raynal et son héroïque garnison, débordés et cernés, avaient tenu encore six jours et n'avaient été vaincus que par la soif. L'assaut fut donc ordonné pour la soirée du 2 novembre. Or, dans la matinée du 2, nos observateurs signalaient que l'ennemi semblait se retirer du fort et dans la journée, des explosions s'y produisaient, comme si l'ennemi avait voulu le faire sauter avant de le quitter, ou comme si notre bombardement avait obtenu des résultats heureux de même qu'à Douaumont. Le commandement ordonna l'occuper le fort dès la nuit venue, mais avec prudence, afin d'éviter toutes pertes inutiles.

La nuit venue, une compagnie du 118^e régiment, capitaine Fouache, reçut pour mission de contourner le fort, de le dépasser et de s'établir au delà, pendant qu'une compagnie du 298^e, sous les ordres du lieutenant Diot, entrerait dans la place. Le lieutenant Diot, accompagné d'une section du génie chercha une entrée qu'il ne trouvait pas. La gorge, les casemates, tout était hermétiquement bouché. Il découvrit une ouverture dans le coffre sud-ouest, s'y glissa avec le sous-lieutenant du génie Lavève et le sapeur Poulain, et tous les trois commencèrent de fouiller l'intérieur du fort où des débris fumaient encore, faisant exploser des cartouches ou des grenades et que remplissaient la fumée et une odeur méphitique. Ils furent rejoints par le lieutenant Labarbe et sa section qui, eux, avaient trouvé une issue sur la superstructure et étaient descendus. Le fort était entièrement vide. Le 2 novembre au soir, il nous appartenait à nouveau.

Les casernes et casemates étaient en bon état, mais les ouvrages extérieurs présentaient de nombreuses traces de destruction; la contrescarpe, en partie détruite, les fossés, en partie comblés, les coffres dévastés, sauf le coffre sud-ouest utilisable, une galerie éclatée, le couloir qui conduisait à la casemate de Bourges de gauche assez détérioré, ainsi que les deux observatoires, la coupole de 75 en partie détruite.

Le départ des Allemands avait dû être rapide et ressembler à une fuite, car ils avaient laissé un butin assez important : quatre mitrailleuses dont deux empaquetées et prêtes à être emportées; plusieurs centaines de mille de cartouches, un millier de bouteilles d'eaux minérales, trois mille boîtes de conserves, etc... Enfin, une consigne datée du 21 octobre, visait la défense du fort en cas d'attaque. Il n'y avait donc, dans l'état du fort, rien qui impliquât les velléités d'abandon qu'a essayé d'établir le communiqué allemand.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Manteaux, Fourrures, Soierie

Toilettes pour théâtres subventionnés, etc...
Mobiliers par milliers, etc...

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc.
Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 96, R. de Rivoli, Paris
Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le Marin (1)

LA CONJURATION DU MAUVAIS SORT

« Vous êtes prié d'assister aux obsèques du capitaine Aristide Plissonnière, qui auront lieu au Havre, le 15 mai, sous la présidence d'honneur de l'enseigne de vaisseau auxiliaire Bouyssol, commandant le *Roussillon-V*. On se réunira chez Jean Böholtzer, à midi très précis, pour le repas des funérailles. »

Je retournais dans mes doigts le singulier faire-part, qui dégagait une odeur de fumisterie macabre. Il n'était que trop vrai qu'Aristide Plissonnière avait été torpillé pour la quatrième fois et que le dernier bateau de sa compagnie, qu'elle lui avait confié, était au fond de la Méditerranée, n'ayant fait que sept voyages, n'ayant rapporté que trois fois son prix de revient, mais assuré de telle sorte que les armateurs, que ce coup finissait de rendre milliardaires, renonçaient à la navigation, par impossibilité de trouver un autre navire à acheter, et monnaie une fabrique de médailles. Aristide Plissonnière se trouvait sans place. Plusieurs compagnies de navigation se le disputaient, mais il hésitait, un peu refroidi par son dernier bain, qui s'était prolongé trente et quelques heures et surtout dégoûté que son beau chronomètre en or, le souvenir de Rodjestyvsky, n'ait pu être préservé des embruns, sous sa casquette transpercée, et lui eût coûté vingt-sept francs de réparations.

Tout cela, hélas ! je le savais. Bouyssol me l'avait raconté sur le quai de la gare Saint-Lazare, où j'étais allé le saluer au passage pendant sa permission. Cette permission !... En voilà encore une histoire ! Mais je la dirai un autre jour. Il allait, au Havre, voir justement ce vieil ami Plissonnière. Comment supposer qu'il l'eût trouvé trépassant ? Aristide est un de ces hommes à la mort duquel je ne croirai jamais, vivrais-je encore cent ans. Il nous fallait cette guerre pour nous rappeler qu'il existe réellement des Trompe-la-Mort que rien ne peut tuer. Il y en avait aussi dans les guerres de l'Empire... Peut-être que ce sont les mêmes. La certitude où j'arrivai que notre ami n'était pas mort et aussi, l'avouerai-je ? l'alléchante enseigne du rendez-vous, me décidèrent à aller au Havre. A l'heure dite, j'arrivai chez Jean Böholtzer.

Franchi le caboulot du rez-de-chaussée, hanté de patrons caboteurs qui portent des anneaux d'or aux oreilles et grimé l'escalier en tire-bouchon où monte le fumet savoureux de la cuisine, je m'arrêtai au seuil d'une des deux salles, lambrissées de chêne comme des cabines de navires. Contre la fenêtre se détachait la silhouette maigre d'Aristide Plissonnière et, comme fond de tableau, sur lequel s'enlevait son profil accidenté, il y avait l'avant-port, avec ses jetées frangées d'embruns, ses mâtures balancées à la houle et les raies de pluie que le vent de sud-ouest écrasait contre les vitres. Le capitaine regardait au dehors, de cet air heureux qu'ont les marins qui contemplent la mer et la tempête d'un bon gîte. Dieu soit loué ! Il n'était pas mort... Bouyssol, d'ailleurs, s'avancait vers moi, vêtu en maître des cérémonies des pompes funèbres, aussi jovial que possible, et m'expliquait, le bras tendu vers Aristide :

— Il a trop de guigne ! Il faut couper la série ! Nous allons l'enterrer ! Mais l'enterrer pour de vrai ! Après cette cérémonie, la guigne au croupion verdâtre croira qu'il est mort et lui fichera la paix !

Aristide tournait vers nous son rire silencieux. L'assistance lui fit une ovation. Il y avait là Rospek le Ouessant, Petitgas de Nantes, Roustissol de Marseille, Epanchon de Bordeaux, en croque-morts, très corrects, et d'autres que je ne connaissais pas, capitaines au long cours et vieux lieutenants, officiers de commerce ou officiers auxiliaires de la flotte de guerre, sans uniformes ni chevrons, mais habillés de noir, en redingotes normandes ; toute la figuration d'un convoi funèbre régulier.

Jamais Aristide Plissonnière n'avait eu l'air si heureux, jamais il n'avait vidé avec autant de détermination les bordelaises apportées par ses soins — de quelle cave somptueuse et inépuisable ? on ne sait ! — qu'à son repas de funérailles. A vrai dire, on aurait voulu et lui-même aurait souhaité, comme me le confia Bouyssol, qu'il pût boire assez pour être couché ivre-mort dans le cercueil qui l'attendait sous un hangar d'une ruelle voisine. Superstition de marin qui s'accroche à un rite conjuratoire. Il but

autant qu'un homme peut boire, dans le temps dévolu à ce festin funèbre qui fut long et copieux. Mais il est trop habitué à ce vieux et loyal bordelais, incapable d'une trahison, et son bordelais est trop habitué à lui pour que pareille tentative puisse être couronnée de succès. Il advint seulement que la langue d'Aristide le Taciturne se délia un peu au dessert et qu'il nous expliqua la sourde ambition d'un armateur qui lui offrait des appointements de ministre pour commander un vieux « clou » assuré de manière à rendre le Pactole, s'il était torpillé. Et il se mit à répéter, à intervalles régulièrement espacés, sur le bréhaha de la conversation générale et avec une conviction croissante, jusqu'à la fin du repas, sa conclusion qui était celle-ci :

— Eh bien, mon cochon ! Si tu te figures que c'est parce que c'est moi qui commanderai ton bateau qu'il sera torpillé !... tu peux te taper !

A quatre heures, après le café, Bouyssol coiffa son bicorne et donna le signal du départ. Le hangar au cercueil n'était pas loin. Aristide s'arrangea dans la boîte avec les précautions d'un homme qui compte faire sa sieste. On ferma le couvercle, on étendit le drap noir par-dessus et nos quatre croque-morts, qui sont robustes, enlevèrent le tout sur leurs épaules.

Notre convoi se mit en marche. La pluie avait cessé. Bouyssol marchait en tête, solennel. Nous suivions avec une grosse envie de rire qui devait donner aux figures de ce cortège un air étrange, car la curiosité grandissait sur notre passage. Nous ne savions pas où Bouyssol nous conduisait. D'abord, nous avions pris les quais, puis suivi le bassin de la Floride, où toute la marinière du quartier Saint-Jean, étonnée, nous regardait passer. Des groupes de soldats anglais suivaient sur le trottoir. Des matelots de commerce, reconnaissant leurs officiers, commençaient à nous escorter, prévoyant une affaire extraordinaire et prêts, à tout hasard. La foule augmenta encore le long du bassin des Yachts, et lorsque le cercueil d'Aristide Plissonnière arriva devant le théâtre, la circulation, sur la place, s'en trouva interrompue et la police intervint.

Elle s'adressa à Bouyssol, que nous voyions, de loin, parlementer, s'animer. Nos croque-morts n'en pouvaient plus, ils sautaient à grosses gouttes et fléchissaient sous le faix. Ils accueillirent comme une délivrance le cri que Bouyssol, soudain agrippé par les agents, jeta vers nous d'une voix de tonnerre :

— Sauve-qui-peut !

Ils laissèrent tomber le cercueil tout à trac et s'enfuirent à travers la foule. Un instant, la stupeur plana sur la chaussée qui s'étend devant Torton. Puis on vit le drap mortuaire se soulever sous la pesée du couvercle du cercueil, et Aristide Plissonnière, arraché à sa sieste, se dresser, hagard, en proclamant :

— Eh bien, mon cochon ! Si tu te figures que c'est parce que c'est moi qui commanderai ton bateau qu'il sera torpillé !... tu peux te taper !

Mais avant qu'il eût fini sa phrase, la place était vide, la foule, épouvantée, détalait à toutes jambes, en criant au revenant. Il ne restait qu'une centaine de soldats anglais, ébahis, les jambes écartées et la badine en suspens, Aristide et moi. Je le rentra chez lui et me mis en quête de Bouyssol. Il était au poste. Les agents l'avaient emporté, dans leur panique, mais ne l'avaient pas lâché.

Je dus reprendre le train pour Paris où m'attachaient alors des fonctions de la plus haute importance et ne revis Bouyssol que plusieurs mois après dans l'Adriatique. Il avait eu cette chance que le gouverneur du Havre fût le brave amiral Varney, qui l'avait connu aux Dardanelles. Il l'avait fait relâcher sans donner plus de suite à l'affaire.

— Nous avons bien coupé la guigne d'Aristide, me dit-il. Depuis son enterrement, il navigue en toute sécurité. La série est close. C'est bête d'être superstitieux ; mais comment ne pas l'être devant de tels renversements de chance ? Aristide touche des appointements royaux, garantis par contrat tant que son vieux bateau naviguera. Et il a le plaisir de voir son armateur faire une tête longue à proportion du bonheur qui, maintenant, sourit à ses navigations.

A. Larisson.

La fermeture des magasins à 6 heures

Les membres du bureau de la Fédération des commerçants détaillants de France ont été reçus hier matin par M. Malvy, qui, au cours de l'entrevue, a pris note des observations qui lui ont été présentées, et il a promis à la délégation de les examiner avec bienveillance tout en conciliant les intérêts du petit commerce et de la défense nationale.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Le Chandelier, d'Alfred de Musset, que la Comédie réveille ce lundi 13 novembre 1916, après un sommeil de trente années, avait été publié dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1835, et représenté pour la première fois, sans grand succès, au Théâtre Historique, le 10 août 1848. Le 29 juin 1850, il entra au répertoire de la Comédie-Française, avec une distribution brillante : Delaunay, Brindeau, Samson, Mme Alban jouaient les rôles de Fortunio, Clavaroche, Maître André et Jacqueline. Cette fois, malgré quelques réserves de la presse touchant le sujet, qui paraissait, à la scène, un peu immoral, l'accueil du public fut très favorable. *Le Chandelier* atteignait, au mois d'octobre, sa 41^e représentation, quand un ordre du ministre de l'intérieur vint bannir de l'affiche les trois actes de Musset !

Nous ne revoyons *Le Chandelier* à la Comédie que le 16 mai 1872. Delaunay conserve son rôle ; Bressant, Thiron et Mme Madeleine Brohan incarnent Clavaroche, Maître André et Jacqueline. La pièce, jouée trente-cinq fois en 1872, reste au répertoire jusqu'en 1886, fournissant pour cette période un total de 88 représentations. Entre temps, le rôle de Clavaroche passe de Bressant à Frédéric Febvre, puis à Dupont-Vernon ; Fortunio sert de second début à Volny, le 18 septembre 1877 ; Le Bargy s'y essaye le 3 août 1882. Jacqueline est interprétée tour à tour par Mlles Croizette et Tholer. Enfin, le 16 mai 1887, à la soirée d'adieu de Delaunay, l'admirable artiste joue le troisième acte du *Chandelier*, avec Mlle Bartet dans Jacqueline.

Je vous dirai demain ce que vaut, à mon sens, l'interprétation de Mmes Piérot et Cécile Sorel, de Jacques Fenoux et de Bernard, les nouveaux titulaires de Fortunio, de Jacqueline, de Clavaroche et de Maître André.

Emile Mas.

A l'Opéra. — Au tableau de la Régie, à l'Opéra, les artistes ont pu lire ces jours derniers l'éloquent lettre que voici :

« Mon cher directeur, La descendance directe d'Emmanuel Chabrier est, hélas ! éteinte, et c'est à moi qu'échoit le devoir de vous remercier du soin pieux que vous avez apporté à remettre en lumière sa chère *Briséis*. Grâce à vous, grâce à vos collaborateurs, grâce à des interprètes dont il ne m'appartient pas de louer le grand talent, l'œuvre de Chabrier est rendue à la vie. »

Signé : M. CHABRIER-BUTTON.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — Aujourd'hui, à 3 heures, *Verdun*, projections et causerie de Gervais-Courtellemont.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures précises, salle Gaveau, cinquième concert Colonne-Lamoureux, avec le concours de Mlles Jane Laval, premier prix de chant du Conservatoire (1916) et de Madeleine de Valmalette, premier prix de piano du Conservatoire (1914).

Programme exclusivement réservé à l'Ecole française : Ouverture du *Roi d'Ys*, de Lalo ; deuxième *Concerto* pour piano, en sol mineur, de C. Saint-Saëns, joué par Mlle Madeleine de Valmalette ; le *Martyre de Saint-Sébastien*, de C. Debussy, mystère de Gabrielle d'Annunzio ; fragments symphoniques (première audition) : a) *Vie antérieure*, de H. Duparc ; b) *la Procession*, de César Franck, chantées par Mlle Jane Laval. — Le concert, qui se terminera par la *Rhapsodie espagnole*, de Maurice Ravel, sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Une économie de lumière aux Variétés. — Le théâtre des Variétés annonce pour le mardi 21 novembre, à 8 h. 15, la première représentation de *Momme*. Afin de réduire d'avantage la dépense d'énergie électrique au profit des usines de guerre, il n'y aura pas de répétition générale.

La musique de l'armée canadienne. — Les musiciens de l'armée canadienne n'ayant pu être à temps transportés en France, la matinée du Trocadéro est fixée au dimanche 10 décembre.

Les Concerts-Rouge annoncent une série de six séances symphoniques, qui auront lieu le jeudi soir, salle des Agriculteurs, à partir du jeudi 16 novembre. Orchestre de trente-cinq exécutants, sous la direction de M. Joseph Jemaln.

MARDI 14 NOVEMBRE

Opéra. — Jeudi, à 8 heures, *Briséis*, la *Korrigane*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *la Course du Flambeau*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Lakmé*.
Odéon. — A 7 h. 45, *l'Arlesienne*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *l'An de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Capucines (Gut. 50-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; le *Plumeau* ; *tant tant tant au râteau*.
Châtelet. — Mercredi, à 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.
Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Alf. Rigat*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Petite Dactyle*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un ange*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Lipollé. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21).
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Maime Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Mat. jeudi et dim. Th. de la Dauphine (56, avenue Malakoff). — Vendredi, *la Rabouilleuse* (Gémier et sa troupe).
B.-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la marmure*.
Cluny. — A 8 h. 45, *Un lycée de jeunes filles*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux camélias*.
Trionon-Lyrique. — A 8 heures, *la Petite bohème*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 heures, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-02. Matinées jeudis et dimanches.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *la Flambee* ; Jane Harding et Raphaël Dufras. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. A 2 h. 20, *la Flambee*, mat. pop. à tarif red., 0 fr. 30 à 1 fr.
Olympia (Tél. Centr. 44-63). — 2 h. 30 et 8 h. 30. Spectacle de music-hall. Bergeret, La Rablia, Carmen Vildex, les Villert-Glorian, etc., etc.

(1) Voir *Excelsior* des 5, 10 septembre ; 17 et 31 octobre.

TRIBUNAUX

L'affaire Geissler en appel

L'affaire Geissler revenait, hier, devant la chambre des appels correctionnels. On se souvient que, en juillet dernier, Geissler, ancien directeur de l'hôtel Astoria, avait été condamné, par la dixième chambre correctionnelle, sous l'inculpation d'escroquerie au préjudice de la Société des grands Hôtels de l'Etoile, à trois ans de prison, 3.000 francs d'amende et 150.000 francs de restitution.

La Cour, ayant rejeté les conclusions développées par M. Jacques Bonzon, celui-ci éleva une véhémence protestation, et il invita son client à se retirer. Lui-même quitta l'audience.

— La Cour jugera Geissler par défaut, répliqua le président.

Dès que Geissler et son défenseur eurent quitté la salle, l'avocat général Sibon demanda à la Cour de confirmer le jugement prononcé en première instance.

L'arrêt sera rendu aujourd'hui au début de l'audience.

"Dura lex"

Mme Joséphine Houillon épousait en 1903, à Paris, un Allemand, Jacques Aronsohn, né à Bronberg (Prusse). Les époux vinrent habiter dans le quartier du faubourg Poissonnière, et, en 1907, M. Aronsohn décédait. Sa veuve omit de solliciter sa réintégration dans la nationalité française en vertu de l'article 1952 du code civil, et, lorsque la guerre éclata, Mme Aronsohn se réfugia en Suisse. Par ordonnance en date du 8 novembre 1915, ses biens furent mis sous séquestre.

Hier, Mme Aronsohn demandait à la première chambre du tribunal civil la levée du séquestre, en arguant qu'elle était toujours Française, son mari étant venu se fixer à Paris, où il avait habité pendant dix années consécutives, après avoir rempli toutes les formalités nécessaires pour acquérir la nationalité française.

La requérante ajoutait encore, à l'appui de sa prétention, qu'elle avait un fils, issu d'un premier mariage, qui était au service de la France, et que son gendre — également mobilisé — était prisonnier en Allemagne.

Le tribunal, présidé par M. Lesueur, a déclaré, après conclusions confirmées du substitut Le Grise, que Mme veuve Aronsohn ne fournissait pas la preuve que son mari aurait résidé en France pendant dix années consécutives, qu'elle était devenue Allemande par son mariage, et a, en conséquence, refusé la mainlevée du séquestre.

Faits divers

PARIS

Les trous de Paris. — A 7 heures, hier matin, en face du numéro 9 de la rue Carducci, une excavation, mesurant 1 mètre de diamètre, 0 m. 80 de largeur et 7 mètres de profondeur, s'est produite entre la chaussée et le trottoir.

Immédiatement prévenu, le service de la voirie a pris les mesures de précaution nécessaires.

Tentative de meurtre. — Un employé de commerce, M. Désiré Laplace, âgé de quarante-cinq ans, demeurant rue Riquet, se trouvait, hier, dans l'après-midi, en compagnie de deux individus qu'il avait rencontrés boulevard Rochechouart, quand, à la suite d'une discussion, il fut frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine.

Le coupable a réussi à prendre la fuite, mais son arrestation ne saurait tarder.

Quant à la victime, dont l'état est alarmant, elle a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

Mort subite. — Hier matin, à 6 heures, on a trouvé mort, dans un chantier dont il avait la garde, 2, rue des Bleuets, un sexagénaire nommé Louis Albant, domicilié rue Voltaire, à Asnières.

Les constatations médicales ont établi que le décès devait être attribué à une cause naturelle.

Les cours d'aviation pratique de la Faculté des Sciences

Le programme du professeur Marchis

C'est ce soir, à 5 h. 30, que s'ouvrira, à la Faculté des Sciences — 1, rue Victor-Cousin, — le cours d'aviation plus spécialement réservé, ainsi que nous l'avons annoncé, aux jeunes gens de la classe 1918 qui ambitionnent de servir dans les troupes aéronautiques.

Nous avons vu, à ce sujet, dans son laboratoire, M. Marchis, professeur chargé de ce cours directement inspiré par les nécessités de la guerre actuelle.

« Les événements nous ont devancés, nous a-t-il déclaré, et nous voici de ce fait assez loin du programme d'enseignement supérieur que nous devions réaliser grâce à la libéralité de la Fondation Zaharoff. La guerre a éloigné de Paris tous ceux qui, dotés d'une instruction technique suffisante, se seraient groupés autour de cette nouvelle chaire. Dans les centres d'aviation, les usines, etc., ils sont à l'école de l'expérience qui forme les « as ». Nos prétentions, beaucoup plus modestes, se bornent à vouloir rendre service aux jeunes gens qu'intéresse l'aviation. Notre programme, aussi simple que possible, les dégrossira en leur enseignant les rudiments, c'est-à-dire les principes fondamentaux de l'aérodynamique, de la météorologie, de la télégraphie sans fil, etc.

« Ils apprendront à connaître théoriquement l'appareil, le moteur ou plutôt les principaux, à commencer par le moteur d'automobile — ce qui permettra sans doute à un certain nombre d'élèves de faire par la suite d'excellents chauffeurs. Après les définitions indispensables, la nomenclature des pièces, petit à petit leur esprit se familiarisera avec la série des engins aériens utilisés dans la guerre actuelle et qui se sont perfectionnés d'une façon surprenante au cours de celle-ci.

— Combien de temps dureront ces cours ?

— Quatre mois au plus, pour que notre but puisse être atteint.

— Quelle moyenne d'études doivent avoir ceux qui bénéficieront de vos leçons ?

— Les plus simples connaissances en mathématiques élémentaires suffiront. Ce n'est pas un cours d'enseignement supérieur que nous créons, il n'y aura pas de développements mathématiques, et les leçons seront à la portée de tous. Ce que les élèves devront avoir comme qualité première, c'est l'assiduité, et ils auront à signer une feuille de présence. En fin d'études, après deux petits examens, il leur sera délivré, non un diplôme, mais un certificat attestant qu'ils ont suivi régulièrement ces cours.

Ce qu'il faut dire, c'est que ceux-ci ne sont sanctionnés par aucun titre, ne créent aucun droit spécial et sont absolument indépendants des initiatives qui restent sous le contrôle des autorités militaires. Les jeunes gens de la classe 1918, pour bons élèves qu'ils pourront avoir été ici, n'entreront pas pour cela d'office dans les services de l'aéronautique. Il y a, en premier lieu, des conditions physiques à remplir, et, techniquement préparés, il leur faudra être formés pratiquement par l'autorité militaire, qui choisira ses futurs pilotes parmi les plus aptes. — P. B.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Sainte Philomène; demain, Sainte Eugénie.
— A 2 h. 1/2, séance à la Chambre des députés.
— A 4 heures, thé au bénéfice des Amis des Artistes, 8, rue de Sèze.

BIENFAISANCE

— Le siège de l'Œuvre des prisonniers de guerre monténégro, fondée à Paris, 114, avenue des Champs-Élysées, sur la généreuse initiative de S. A. R. la princesse Xénie de Monténégro, vient d'être inauguré. De nombreuses personnalités civiles et militaires entouraient les princesses Xénie et Véra, assistées des dames monténégrines, russes et françaises composant le comité, parmi lesquelles Mmes la générale Syssowew, la princesse Mourouzy, Rixoff, Messakoudi, Peniakoff, Svidersky, Bakitch, Chaoulitch, Millanitch, Popovitch, Tomanovitch, Vekovitch, Louis Brunet, Bernel, Letourneur, etc.

MARIAGES

— Demain mercredi sera célébré à Londres, en la chapelle royale du palais de Saint-James, le mariage de la duchesse Nade Torby, fille cadette de S. A. L. le grand-duc Michel de Russie et de la comtesse Torby, avec le prince Georges de Battenberg, fils aîné de L. A. le prince et la princesse Louis de Battenberg.
— Mlle Germaine Chabas, fille du peintre bien connu, vient d'épouser le docteur Georges Chanteaud, médecin d'ambulance, aux armées.

DEUILS

Morts pour la France :
HUBERT DE FELS, lieutenant, pilote-aviateur. — GEORGES CHAPION, lieutenant au 35^e d'infanterie. — CHARLES RENAUD, lieutenant au 260^e d'infanterie. — RENÉ RAUL-DUVAL, officier interprète au corps expéditionnaire britannique, ingénieur des mines. — PAUL MOLINA, sous-lieutenant, fils du sous-préfet d'Anicenis. — CHARLES SEIDLER, maréchal des logis du 3^e groupe de 105 du ... d'artillerie. — PHILIPPE BERTIN, engagé volontaire au 9^e cuirassiers.

— Le service funèbre du marquis de Vogüé a eu lieu hier matin, à 10 heures, en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillo.

Le Président de la République et le ministre de la Guerre étaient représentés. Dans la nombreuse assistance remarqué : MM. Louis Barthou, Paul Deschanel, J. Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur; Laurent, préfet de police, Isvolsky, ambassadeur de Russie; général Pau, général comte de Mac-Mahon, Henri de Régner, Brieux, René Doumic, Denys-Cochin, comte d'Haussonville, Maurice Barrès, délégués de l'Académie française.

A l'issue de la cérémonie, présidée par le cardinal Amette, MM. Brieux et Croiset ont salué la mémoire de leur collègue de l'Académie française et de l'Institut. L'inhumation aura lieu demain à Bauleray (Cher).

— Les obsèques religieuses de M. Jules Koënik, médaillé de 1870, décédé à Vincennes, auront lieu le mercredi 15 courant, à 1 heure. Réunion à la chapelle du Père-Lachaise à 1 h. 1/2. De la part de sa veuve et de ses enfants, des familles Koënik, Hanocq, Humblot et Henriot.

Nous apprenons la mort : De Mme Béatrix Dunbar-Schultze, du château de Montataire (Oise), décédée chez sa fille, 34, rue de la Faisanderie, le 11 novembre. Service à l'église de la rue d'Aguesseau, mercredi 15 courant, à 1 h. 1/2.

De M. Charles Collet (de Dunkerque), décédé à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans.

De M. Georges Coblentz, ingénieur en chef des ponts et chaussées, commandant du génie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Caen.

De M. Armand Heumann, décédé à soixante-neuf ans « en son domicile, 124, rue Saint-Dominique ».

De Mme veuve Poirier, décédée à Moulins, dans sa centième année, grand-mère de M. Meillet, professeur au collège de France.

De la comtesse d'Ormesson, née de la Guéronnière, décédée le 13 novembre, à l'âge de soixante ans, à Paris. Elle était la femme du comte d'Ormesson, ambassadeur de France, et eut quatre enfants : deux fils, le comte André d'Ormesson, premier secrétaire d'ambassade, et le comte Vladimir d'Ormesson, actuellement attaché à l'Intendance au Maroc, marié à Mlle de Malo; et deux filles, l'une mariée au baron G. de la Bouillerie, capitaine de cavalerie territoriale; l'autre, Mlle Yolande d'Ormesson.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 14 NOVEMBRE 1916

17

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIEME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE II

— Venez avec moi. Vous resterez au château...

Vous aurez moins peur qu'ici toute seule.

— Et mon père ?

— Il pensera bien que vous y êtes...

— C'est vrai... Futé gardera... Bismarck est avec son maître.

Elle se leva, serrant nerveusement contre elle sa fille, qui s'était endormie, et tenant son garçon par la main.

Elle dit au vieux chien, qui la suivait, et alla se recoucher, obéissant, près de la cheminée :

— Garde, Futé, garde! jusqu'à ce que le maître arrive.

Et, courant en avant de Mlle de Saint-Priest, en entraînant le gamin qui pleurait, la tête baissée sous les sifflements, un obus, coupant en passant

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

un arbre à cinquante mètres, elle arriva la première à l'ancien donjon.

Ghislaine ne devait pénétrer dans la chambre de sa grand-mère que ses vêtements de cycliste lacérés et poussiéreux échangés, ses cheveux renoués rapidement, un peu d'eau fraîche passée sur son visage, ses mains terreuses lavées.

Cette poussée qui la renversait de bicyclette eût pu la blesser grièvement.

Elle se sentait seulement endolorie sur tout un côté, prise d'une grande lassitude, après l'effort donné, après les émotions terribles contre lesquelles elle parvenait à réagir, ces scènes qui se déroulaient avec une rapidité de cauchemar.

Il fallait refouler tout cela.

La vie de la malade en dépendait.

Impassible, héroïque, la jeune fille pénétra dans la pièce où la mère Brisquet, assise près du lit, tricottait un éternel bas de laine, qui occupait son inactivité auprès des malades, sans paraître se soucier du vacarme des grosses pièces.

— Madame, ma petite mademoiselle, j'ai entendu tout ça, en 70... même que c't'engeance n'a pas été trop mal polie à Donchery... J'ai vu Bismarck et Napoléon dans la maison du tisseur... Paraît que cette fois on gagnera... Ça passera, ça passera, madame la générale.

— Je ne crains pas plus que vous, ma bonne Brisquet, je ne crains plus rien, puisque voilà ma Ghislaine... Ma chérie, tu as été bien longtemps... Ce n'est pas un reproche, mais le savoir dehors... et la bataille déchainée... Ah! ma petite-fille! ma petite-fille!

Ghislaine se penchait pour embrasser l'aïeule : — Ne bouge pas, je t'en prie... Quoi qu'il arrive, tu l'as promis... Tu ne veux pas me laisser seule, n'est-ce pas, grand-mère ?

— Laisser seule!... Sais-tu... t'a-t-on dit... allons-nous encore subir l'invasion ?

— S'il le faut, nous la subirons... Restons cal-

mes, nous sommes peut-être moins mal ici qu'à Sedan... moins en danger...

— A la volonté de Dieu... Ton grand-père, ton père, ton frère se battent... Nos deux petits, Marguerite et Jean, sont loin... en sûreté... Nous, je le répète : à la volonté de Dieu!

— Ça passera... Ça passera... grommelait la garde, tricottant toujours; c'te fois on gagnera... Non, en 70, elle n'avait pas été trop mal polie à Donchery, c't'engeance-là!

— Tu es allée directement à Sedan? demanda Mme de Saint-Priest.

Ghislaine mentit :

— Oui... je me suis arrêtée longtemps à l'ambulance. Je rapporte ce qui nous manquait.

— On ne sait rien de Mme Delleville, de Jeanne ? — J'ai regardé passer la petite avec sa voiture ce matin, quand j'ai été chercher mes affaires chez moi, dit la mère Brisquet; un beau brin de fille, et une gaillarde, malgré que ça ait été élevé en demoiselle... Elle porte le lait comme un valet... oui, une belle fille... Ils ont de la chance, les Delleville!... Mais pourvu qu'ils reviennent de la guerre, le père et le fils !

Il sembla encore à Ghislaine que son cœur se paralysait.

« Ils ont de la chance, les Delleville !... »

Elle attendait maintenant, la belle fille aux yeux denoués, au rictus d'épouvante, avec la fixité de ses yeux dilatés, une sépulture hâtive, sans un des siens peut-être, sans sa mère pour lui donner le dernier baiser.

Il semblait à Ghislaine la voir arriver sur la terrasse, le matin du jour où la mobilisation était affichée, en robe légère de tussor, fraîche comme une pêche sous son canotier.

Et si gaie toute cette journée, si riieuse, si enfant, faisant, à la ferme, les honneurs du goûter avec tant d'entrain !

Communiqués

Depuis le mois d'août 1914, le Comité du Secours National soutient par d'importantes subventions de nombreux établissements de repas populaires organisés par les groupements ou comités les plus divers.

On peut évaluer à ce jour le nombre des repas servis par les établissements subventionnés à plus de 50 millions. Dans la dépense, le comité est intervenu pour plus de 1.500.000 francs.

Le jeudi 23 novembre, à 3 heures, aura lieu, salle Gaveau, le festival Saint-Saëns-Fauré, avec le concours de ces deux illustres maîtres, de Mlles Hatto, Kahn, de MM. Diemer, Plamondon, Willaume et de Lausnay. Ce festival est donné au bénéfice de la Ligue Fraternelle des Enfants de France (commission du Vestiaire). Le programme comporte plusieurs premières auditions, parmi lesquelles celle de la *Cendre rouge*, suite de dix poèmes de notre collaborateur Georges Docquois, mise en musique par Camille Saint-Saëns et chantée par M. R. Plamondon.

(Billets chez MM. Durand et Cie, 4, place de la Madeleine, et à la salle Gaveau).

A leur tour, les blanchisseurs de la banlieue parisienne majoraient leurs prix de 20 0/0 et manifestent leur regret d'avoir à prendre une semblable détermination.

La Bourse de Paris
DU 13 NOVEMBRE 1916

Tandis que dans l'ensemble le marché ne témoigne pas de bien grande activité, la fermeté s'accroît sur certains groupes de valeurs tels que ceux des cuprifères des caoutchoutières et des diamantifères. Des plus-values intéressantes y sont même à retenir. Nos rentes valent toujours, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 87,65. Du côté des fonds étran-

gers, nous retrouvons également l'Extérieure à 98,95. Aux Russes, le 1891 fléchit à 59,40, tandis que le 4 1/2 1909 s'améliore à 76,50.

Etablissements de crédit peu ou pas modifiés.

Grands Chemins français à leur niveau précédent, soit, le Nord à 1.390, l'Ouest à 685.

Transactions nulles en Chemins espagnols.

Parmi les cuprifères, le Rio se raffermi à 1.740, cependant qu'en banque la Utah Copper s'avance à 707.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 239; Petrograd, 174; New-York, 583 1/2; Italie, 87 1/2; Barcelone, 397.

MÉTALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 124 1/2; cuivre liv. 3 mois, 120 1/2; électrolytique, 124 1/2.

L'Edition Française Illustrée
30, Rue de Provence — Paris

Nos "As"

publieront leurs carnets de guerre, le récit par eux-mêmes de leurs plus tragiques aventures dans

LA
Guerre Aérienne
ILLUSTRÉE

(Rédacteur en chef: JACQUES MORTANE)

qui paraîtra le

Jeudi 16 Novembre

et publiera dans son 1^{er} numéro entre autres intéressants récits:

Le carnet de guerre de Brindejone des Moulinais
La terrifiante voltige aérienne
Les exploits de l'« as » français: Adjud' Dorme.
La mort de l'« as » allemand: Capitaine Boelke.
L'extraordinaire aventure du
Sous-Lieutenant Métairie, etc.

EN HORS-TEXTE: Superbe portrait de GUYNEMER
héli gravure de

Le Numéro: 50 centimes

EN SOUS- Six mois (26 n^{os}): 12 fr. (au lieu 13 fr.)
CRIPTION Un An (52 n^{os}): 23 fr. (au lieu 26 fr.)

(Le prix de souscription sera augmenté à partir du 1^{er} Décembre)

Une décision de

LA CENSURE

a retardé l'apparition de cette publication. Elle sera en vente partout le Jeudi 16 Novembre.

LOCATION de MEUBLES

Installation complète d'appartements
FABRIQUE DE MEUBLES DE BUREAUX
GARDE-MEUBLES
Etablissements Janiaud Jne, 61, rue Rochechouart.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BAIIDE MOLLETIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité: Marque Or. 2^{me} Qualité: Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et dans les Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros: La Touriste, Paris.

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'AGE.

Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étire la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles: Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les Pharmacies: le Flacon 4 fr.; franco gare 4 fr. 60. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits). 287

PELADE NOTICES GRATUITES
SEN T. pharmacia
35, rue Marceau, Toulouse

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Vclumard.

La promenade après, dans les champs, en bande joyeuse. Jeanne jouant autant que Guile et Jean.

Et puis, tout à coup, le tocsin... La jeune fille s'accrocha d'une main au panneau du lit.

Mme de Saint-Priest la regardait.

Mais le tonnerre de la bataille croissait.

Le château ne tremblait pas sur sa base, ses murs d'une épaisseur de forteresse défendant ses fondations contre toute trépidation, mais les vitres étroites des hautes fenêtres se fussent brisées si l'on n'eût suivi la recommandation des officiers, dont un état-major emplissait tout le rez-de-chaussée, de les ouvrir largement.

— Ne t'émeus pas outre mesure, mon enfant, dit la générale; le commandant nous a fait prévenir; jusqu'à présent nous ne sommes pas dans la ligne de tir de l'ennemi, mais le vacarme peut doubler... En tout cas, il ne faut plus sortir... promets-le moi, puisque je t'ai promis de rester, quoi qu'il arrive, immobile.

— Je ne sortirai que de la chambre, et pour les nécessités du service, grand-mère; Honorine et Lucie s'affoleront, si elles ne me voient pas tranquille... puis, ces messieurs auront peut-être besoin de boire, de manger... Nous avons quelques provisions... et du vin pour les soldats... Ne t'inquiète pas, je t'en prie, je dois te suppléer... te remplacer... grand-mère. Je vais revenir... Ghislaine n'eut que le temps de quitter la pièce.

Le grand courage dont elle se croyait armée s'effondrait; elle glissa dans le corridor sombre, les oreilles pleines de sons de cloches.

Autour d'elle, tout sombrait: elle s'évanouit. Elle ne sut point combien de temps elle resta là devant la porte de sa grand-mère, qu'elle barrait de son jeune corps terrassé.

La vie revint l'animer d'une poussée brusque, la vie puissante et maitresse.

La forêt était pleine à présent de troupes; des

ordres brefs, des lambeaux de phrases, des mots saccadés.

Elle comprit qu'à chaque tentative on refoulait l'ennemi, de l'autre côté de la Meuse.

Et elle ne songea plus qu'à l'issue de la bataille, à la victoire.

— Mon Dieu, vengez nos morts de ce matin, les malheureux passants inoffensifs... Mon Dieu, vengez la pauvre Jeanne...

Et les canons, les munitions, trainés par des attelages, se succédaient.

Dans l'effort tendu des muscles, sous l'excitation de la voix et du fouet, les chevaux fumants, entraînés par les hommes haletants, surexcités jusqu'à ne plus sentir la fatigue, gravissaient les allées frayées.

Des soldats, se glissant dans les sentiers étroits, arrivaient, arrivaient toujours.

Ce fut ainsi jusqu'au soir.

Puis, après une brève interruption, le canon se remit à tonner. Toute la nuit, les obus sifflèrent autour de l'ancien château des comtes de Sedan.

Brisée, Ghislaine s'était endormie sur un grand divan, dans la chambre de son aïeule, où se réfugiait Honorine en disant:

— Au moins, nous mourrons ensemble.

— On ne mourra ma foi de Dieu pas! assurait la mère Brisquet; je suis ben là, moi qui a vu 70!

Quant à Lucie, la petite femme de chambre, rien ni personne n'avait pu la retenir, l'empêcher de s'en aller, pendant l'accalmie de la soirée, vers Noyers, son village étageant au long d'une côte, dont le sommet constituait une position importante, ses vieilles chaumières.

Elle ne reparut ni le matin, ni dans la journée.

Perraud, parti depuis la veille à la première heure, ne revint, lui, que vers midi, sa fille se lamentant, le croyant mort.

Le garde, entré à Donchery, à la ferme de la Grangière, voyait reparaitre la Grise, la jument

que Jeanne Delleville conduisait pour aller à Sedan.

La bête entraînait en trombe dans la cour de la ferme, les naseaux en feu, la voiture vide.

Et la fermière, déjà si éprouvée, si atteinte par cette guerre qui lui arrachait son mari et son fils, montait dans la carriole, frappait la Grise, qui s'en retournait vers Sedan, sans même attendre que Perraud, dont la parenté existait de son côté à elle, — des cousins issu de germains, — prit place également sur la banquette.

Le garde passait sa journée à vaquer aux travaux en souffrance, les jeunes garçons, les deux petits domestiques de quatorze et seize ans, qui restaient seuls, partis aux champs depuis l'aurore.

Et il attendait le retour de la cousine, tout au moins des nouvelles.

Où irait-elle?

Que ferait-il pour en avoir?

Voilà que le soir la Grise rentra encore, toute seule, mais, cette fois, sur ses boulets, buttant, le col bas, épuisée.

On lui donna l'avoine. Le cadet des gamins, Pierre Davignon, la bouchonna.

Puis Perraud prit une bicyclette et partit pour Sedan, des balles sifflant à ses oreilles, une d'elles lui déchirant sa tunique à l'épaule.

Bismarek, le grand berger, qui ne le quittait guère, courait derrière.

Malgré les es-armouches du matin, dans la ville ou aux portes de la ville, elle n'était pas encore investie.

Sur le pont de Meuse, il hésita.

— Cherche la cousine! répétait-il au chien, cherche!

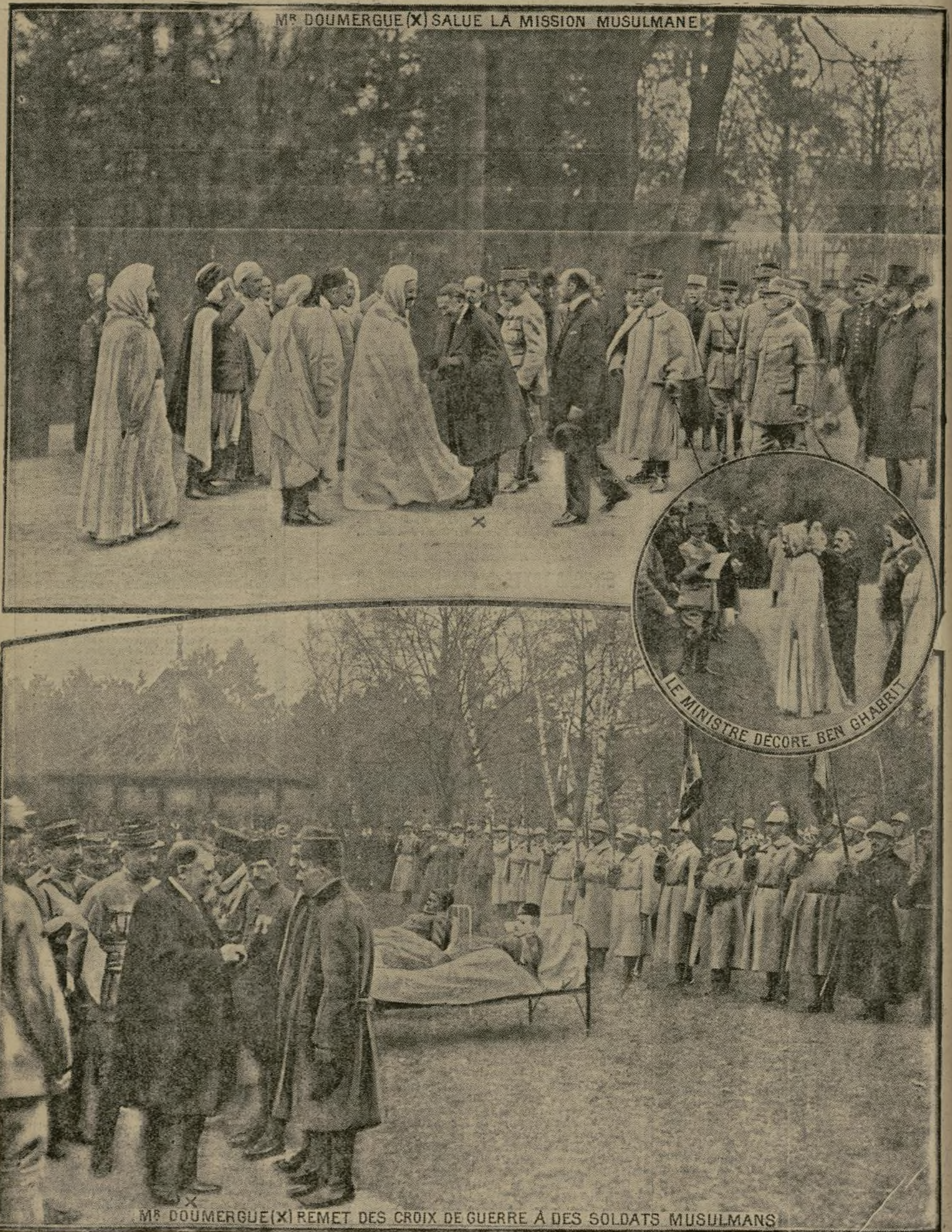
Et le grand berger hirsute flairait le vent.

Quand il s'élança en avant, son maître suivit.

Bismarek s'arrêta devant l'ambulance de la place Nassau.

(A suivre.)

La mission musulmane française au Jardin Colonial



Les membres de la mission politique envoyée au grand chérif de la Mecque se sont rendus, hier après-midi, à l'hôpital du Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne, où, au cours d'une prise d'armes, M. Doumergue, accompagné du général Dubail, leur a remis, au nom du gouvernement, diverses décorations. En même temps, il attachait, sur la poitrine de braves Africains soignés à cet hôpital, des croix de guerre et des médailles militaires. Le ministre a saisi l'occasion pour saluer, une fois de plus, l'héroïsme de nos armées d'Afrique.